

ASIE CENTRALE: LES NOMADES DE L'ESPOIR

# GAZETTE

## DES FEMMES



# L'argent et vous

Femmes d'affaires  
et féministes: le fossé

Que faites-vous  
de vos sous ?

Quand les ménagères  
ménageaient



## DOSSIER

### 20 FRIC ET FÉMINISME: LE FOSSÉ

par Sophie Malavoy

La richesse est-elle conciliable avec le mouvement féministe? Entre les femmes qui ont conquis le monde de la finance et les militantes qui défendent les plus démunies, le fossé semble souvent infranchissable.

### 25 QUE FAITES-VOUS DE VOS SOUS?

par Johanne Landry

Plus prudentes que les hommes en matière de finances, les femmes demandent davantage conseil à des spécialistes et investissent plus qu'auparavant. Mais certaines habitudes pourraient leur nuire.

### 30 QUAND LES MÉNAGÈRES MÉNAGEAIENT

par Marie-Claude Bourdon

À l'époque de nos grands-mères, les femmes tenaient les cordons de la bourse... seulement si la bourse ne pesait pas lourd.

### 33 CONJOINTE PLUS RICHE: PROBLÈMES DE COUPLE?

par Louise Desautels

Aujourd'hui, une Québécoise sur quatre a un revenu d'emploi supérieur à celui de son conjoint. Un phénomène croissant auquel les couples doivent s'ajuster.

### TOUR DU MONDE NOMADES DE L'ESPOIR

par Laura-Julie Perreault

Pour joindre les deux bouts, les femmes nomades de l'Asie centrale ont dû repenser leur monde. La *Gazette des femmes* a grimpé dans les montagnes du Kirghizstan et du Tadjikistan pour voir quel rôle elles y jouent.

### RUBRIQUES

3 COURRIER

5 SUR LE VIF

6 QUOI DE NEUF?

13 ANTENNES

35 LIVRES

36 VIE PRATIQUE

38 CULTURE

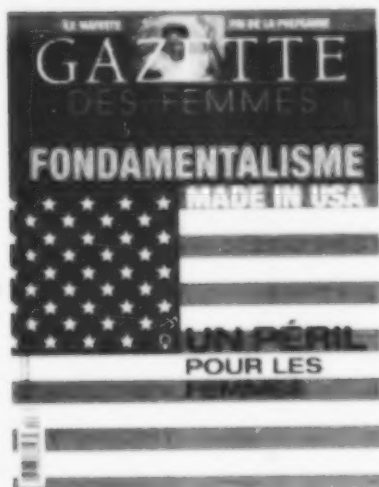
### EN COUVERTURE

L'illustratrice Isabelle Cardinal a eu du flair en envoyant à la *Gazette des femmes* – avant même de connaître le thème du dossier – cette image d'une dame très zen, méditant en équilibre sur un signe de dollar. « L'argent entre dans les préoccupations de bien des femmes », explique la pigiste de 34 ans, bachelière en design graphique de l'UQAM. « Elles ont de plus en plus de responsabilités financières, qu'elles doivent apprendre à gérer de façon paisible. » Le personnage de la couverture représente son idéal... qu'elle a bien du mal à atteindre, confie-t-elle en riant! Mais son petit garçon, Christian, né il y a 19 mois, l'aide à libérer son esprit des soucis pécuniaires. Et sa mère, incomparable trésorière des finances familiales, est de bon conseil. « Mon père dit toujours qu'il vivrait encore en appartement si elle l'avait laissé gérer le budget! »



## BUSH BÉE

Je tiens à vous féliciter pour votre dossier sur les États-Unis (« Fondamentalisme made in USA »,



nov.-déc. 2003). Je l'ai lu d'une traite. Vous avez bien raison de parler de fondamentalisme à l'américaine. Bush et ses acolytes ne sont guère mieux que des islamistes radicaux. Je trouve inquiétant de voir un président invoquer Dieu pour justifier la guerre ou pour empêcher les femmes d'avorter. Mais là où j'ai été vraiment surprise, c'est quand j'ai appris à quel point le mouvement pour la chasteté avait de l'ampleur aux États-Unis. J'ignorais que le gouvernement en faisait une telle promotion et surtout qu'il accordait de gros budgets aux pro-abstinence. Et ça se passe en 2003! Comment peut-on promouvoir de pareilles bêtises et tenir les jeunes dans l'ignorance à ce point?

Votre dossier m'a aussi appris qu'il y avait de la résistance, que tous les Américains ne sont pas d'accord avec la philosophie Bush, qu'il y a bel et bien des groupes de protestation, comme Code Pink. Mais on en entend peu parler. Est-ce que les médias américains pécheraient par excès de patriotisme en n'osant pas faire entendre les voix dissidentes?

En parlant de voix dissidentes, j'ai adoré les caricatures d'Ann Telnaes. Quel mordant! Elle a vraiment beaucoup de talent et un grand sens critique. Bravo encore pour ce dossier très intéressant.

Sophie Dubé, Québec

Bravo pour le dernier numéro de la *Gazette des femmes* sur les États-Unis sous George W. Bush. Des images et des textes percutants qui montrent la fragilité des acquis pour les femmes chez nos voisins, remis en question par une politique punitive. Tout est là en quelques pages. Il y a de quoi frémir.

Dieu pardonnera-t-il au président de promouvoir le « débrouille-toi » plutôt que la justice, de proclamer son amour pour les enfants alors qu'il laisse complètement tomber leurs mères? Aller en guerre sur une série de mensonges est aussi contre les valeurs chrétiennes, sans doute un péché mortel. Laissons-le à sa conscience... et faisons un peu confiance au peuple américain.

Il y a en effet de l'espoir parmi les candidats démocrates à la présidence: certains, comme le *Congressman* Dennis Kucinich, professent des valeurs sociales avancées. Espérons que les personnes qui souffrent le plus des politiques ultra-conservatrices, les femmes principalement, auront le réflexe de s'inscrire et de voter aux élections de novembre 2004 en plus grand nombre qu'elles ne le font habituellement. Et pourquoi pas emprunter le langage bushien: « Prions pour qu'elles voient enfin la lumière »!

Lucie Desrochers, Québec

## MÈRE AVANT TOUT

Je tiens à réagir à certains propos tenus par la ministre responsable de la Condition féminine, M<sup>me</sup> Michelle Courchesne, dans une entrevue réalisée par Danielle Stanton (« L'égalité avant tout », nov.-déc.). Dans cet article, la ministre dit s'inquiéter du sort des jeunes femmes qui veulent rester à la maison pour s'occuper de leurs bébés. Elle croit que ces jeunes mères risquent de le regretter plus tard, faute d'avoir bâti leur autonomie financière. Elle confirme ce qui est déjà très visible: le gouvernement n'accorde pas une grande valeur sociale et économique à la maternité. Les allocations familiales sont très basses et aucun soutien financier n'est offert aux mères qui décident d'éduquer leurs enfants à temps plein.

Les mères à la maison ne sont pas des chômeuses, loin de là. Je suis de celles qui ont le désir de rester avec leurs enfants à la maison. Je participe pleinement à l'éducation de ceux et celles qui forment la relève québécoise de demain. Dans les garderies, les éducatrices sont rémunérées pour le faire. À la maison, par contre, les mères ne bénéficient d'aucun soutien financier. Notre travail est un apport social important; l'État doit le reconnaître. Madame la Ministre, au lieu de vous inquiéter et de supposer que s'occuper de ses enfants est une erreur de jeunes femmes, voyez donc l'engagement des mères qui travaillent au foyer. Débloquent des fonds pour soutenir financièrement celles qui éduquent leurs enfants d'âge préscolaire. Il me semble qu'en tant que payeuses de taxes, le temps est venu pour nous, qui nous sommes retirées du marché du travail pour travailler à la maison, d'être reconnues et de recevoir.

Mélanie Boucher, Saint-Jacques

## HITLER CONTRE LE PAPE

J'ai lu avec plaisir l'intéressant article sur Ann Telnaes (« Ne tirez pas sur la caricaturiste », nov.-déc.). À la fin du texte, on dit que Joseph Goebbels était un « fervent catholique ». Associer la droite fondamentaliste aux nazis est une erreur: Goebbels était issu

Depuis 1979, cette publication bimestrielle est éditée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme.

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC en sont l'éditeur.

Conseil du statut  
de la femme

Québec



- **Directrice:** Thérèse Maloux
- **Rédactrice en chef par intérim:** Annie Savoye
- **Adjointe à la rédaction:** Mélanie Saint-Hilaire
- **Révision:** Robert Paré et Diane Giguère
- **Réalisation graphique:** Les Graphiques
- **Couverture:** Isabelle Cardinal
- **Impression et pelliculage:** Quebecor World / L'Éclair
- **Marketing et publicité:** Francine Powers, tel. (418) 644-7932 / 1 800-463-2851
- **Ventes publicitaires:** Catherine Brochu, tel. (418) 694-2363, téléc. 688-4069

- **Courrier des lectrices:** *Gazette des femmes*, 8, rue Cook, 3<sup>e</sup> étage, Québec (Québec) G1R 5J7
- **Téléphone:** (418) 643-4326
- **Télécopieur:** (418) 643-8926
- **Courriel:** gazette@csf.gouv.qc.ca
- **Site Internet:** www.gazettedesfemmes.com
- **Abonnements, changements d'adresse et retours postaux:** *Gazette des femmes*, 525, Louis-Pasteur, Boucherville (Québec) J4B 6E7. Téléphone: 1 800-667-4444 ou (514) 875-4444
- **Courriel:** AQabonnement@abonnement.qc.ca
- **Site Internet:** www.abonnement.qc.ca

- **Distribution:** Messageries de Presse Bergeron, 600, rue Jean-Millet, Ville La Salle (Québec) H8R 1X7. Téléphone: (514) 364-1780
- **Dépôt légal:** 1<sup>er</sup> trimestre 2004
- **ISSN:** 0704-4550
- **© Gouvernement du Québec:** Les articles publiés dans la *Gazette des femmes* sont indexés dans *Rapport* et dans l'*Index de la santé et des services sociaux*.
- La *Gazette des femmes* se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publications publiées dans ses pages.
- **Prix régulier:** 15\$ / 3 ans: 10\$ / 1 an
- **Poste-publications — N° de convention:** 0187704

d'une famille croyante et catholique, et ses parents avaient souhaité qu'il devienne prêtre, mais lui-même était un nihiliste qui n'avait de ferveur que pour Hitler; un des objectifs du nazisme était d'ailleurs d'éradiquer le christianisme, une religion de « victimes » qui les entravait moralement et qui avait été inventée... par un Juif. Mais bien sûr, les nazis n'étaient pas féministes.

**Carmen Straus, Montréal**  
NDLR: Les nazis n'appréciaient guère les chrétiens – ils en ont assassiné beaucoup. Par contre, les fondamentalistes chrétiens, eux, se réclament souvent de l'idéologie nazie. C'est le cas de l'homme cité dans cet article.

#### DESSEINS AMBITIEUX

Mesdames, messieurs! Je revendique le droit de savoir et de divulguer d'importantes informations. Comment cacher la vérité, même si elle choque? (Courrier de nov.-déc. sur l'article « Tété

toxique », sept.-oct.) J'ai été bouleversée de lire que le lait que je donne actuellement à mon bébé (j'allaite résolument), le lait que je croyais sain, ne l'est pas tant que ça. Cependant, il était clair, dans l'article de la *Gazette des femmes*, que le lait maternel est considéré comme le meilleur.

Je viens de voir dans le guide *Mieux vivre avec son enfant*, distribué à chaque maman [à l'hôpital ou à la maison de naissances], deux pages traitant du sujet (p. 264 et 265). Ce livre n'est certainement pas marginal et confirme que nous emmagasinons les BPC dans nos graisses et qu'une femme qui suivrait une diète amaigrissante en passerait davantage dans le lait.

Cessons de nous limiter, continuons à nous remettre en question et à nous améliorer. Oui aux couches de coton, oui à l'alimentation biologique et locale (pour bébé et maman), oui au plein air et à l'activité sportive. Ouvrons les yeux et agissons

de façon responsable. J'assume que j'allaite à plein temps depuis huit mois et qu'il faut que je consomme en conséquence, pour toutes les générations à venir et non seulement pour ma petite Simone.

**Geneviève Coursange, LaSalle**

#### TALENTS FOUS

Virginie Egger vient de remporter le prix du Gouverneur général pour la meilleure illustration jeunesse en 2003.

Jorisich, qui ont respectivement illustré nos couvertures de janv.-fév. 2002 et mai-juin 2003. Nos plus chaleureuses félicitations à ces créateurs et créatrices de talent.

#### REMUE-MÉNAGE

La *Gazette des femmes* tient à célébrer le succès des Éditions du remue-ménage, qui ont reçu récemment le prix Idola Saint-Jean 2003, remis par la Fédération des femmes du Québec pour souligner une contribution



L'artiste (qui avait signé la couverture du numéro de juillet-août 2003 de la *Gazette des femmes*) a été récompensée pour sa contribution au livre *Recette d'éléphant à la sauce vieux pneu*, une « œuvre décoiffante pleine de trouvailles graphiques et de compositions savoureuses », selon le jury. Virginie Egger l'a emporté sur quatre autres finalistes. Parmi eux: Geneviève Côté et Stéphane

exceptionnelle à l'avancement du féminisme.

Fondée en 1976, la maison publie des ouvrages écrits par et pour des femmes. Son editrice, Rachel Bedard, et ses collègues Ginette Peloquin et Élise Bergeron ont reçu le prix des mains de la comédienne Geneviève Rioux, qui incarne la militante Simone Monet-Chartrand au petit écran. À toute l'équipe, bravo et encore!

## GAZETTE DES FEMMES Québec Science

### S P É C I A L FEMMES ET SCIENCE

La *Gazette des femmes* soulignera le 8 mars de manière exceptionnelle cette année en s'associant au magazine *Québec Science* pour le numéro de mars-avril. « Les femmes vont-elles changer la science? » C'est la question à laquelle répondra notre dossier spécial, en kiosque dès le 20 février.

Le dossier fera l'objet d'un « bar des sciences » animé par Yanick Villedieu, journaliste à l'émission *Les Années lumière*, à Radio-Canada. La soirée permettra au public de discuter de façon informelle avec des femmes du milieu scientifique, dont Michèle Baron, chargée de mission pour le groupe Parité en sciences au ministère français de la Recherche.

Le débat aura lieu à Montréal, au Barouf (4171, rue Saint-Denis) et à Québec, au Café Loft (291, rue Saint-Vallier Est). Les détails dans le prochain numéro.

**Écrivez-nous!** Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

*Gazette des femmes*, 8, rue Cook, 3<sup>e</sup> étage, Québec (Québec) G1R 5J7  
COURRIEL: gazette@csf.gouv.qc.ca



# FÉMINISTES ET FINANCES

## la belle affaire !



femmes. Partir sa propre compagnie ou devenir gestionnaire de haut niveau sont justement des façons de rompre avec la dépendance économique. Les femmes qui s'y aventurent font face aux mêmes lois du marché que les hommes. Parfois même, les règles sont plus rigides, les échelons plus difficiles à gravir pour elles.

Nous devrions nous réjouir que les femmes gouvernent plus du tiers des entreprises au Québec, et que plusieurs aient réussi à se hisser dans les hautes sphères de la finance. Bien sûr, il serait naïf de croire que toutes vont porter les revendications des féministes. Cependant, je demeure persuadée qu'une plus grande présence féminine dans le milieu des affaires ne peut que nous servir.

Le parallèle avec la politique me semble évident. Sans la ténacité de la ministre Monique Gagnon-Tremblay, aurions-nous obtenu la Loi sur le patrimoine familial, ou la Loi sur l'équité salariale sans

la détermination de l'ex-ministre Louise Harel? De la même façon, il me semble logique de croire qu'un plus grand nombre de femmes sur les conseils d'administration des compagnies, dans le milieu de la finance et de la gestion peut contribuer à changer les choses. Ces gens peuvent aussi se préoccuper de justice sociale et poser des gestes de solidarité.

Je suis membre du cabinet de la campagne de souscription 2003 de Centraide pour la région de Québec. Outre les personnes issues des milieux syndical, gouvernemental, municipal et des médias, j'ai pu constater que plus de la moitié de l'équipe de ce cabinet est composée de représentants et représentantes de l'entreprise privée.

Toutes et tous se sont engagés afin d'« aider des gens qui aident les gens » (thème de la campagne de Centraide). Oui, le monde de la finance a besoin de mentors, de modèles d'hommes et de femmes qui aspirent à une société juste et plus soucieuse de la frange démunie de la population. Les gens d'affaires influent sur les décisions qui se prennent tant sur la scène locale que régionale ou nationale, sans parler de leur poids dans les négociations des divers accords commerciaux à l'international.

Il me semble essentiel d'investir ce secteur, comme celui du pouvoir politique, pour étendre notre influence et essayer de faire en sorte que la richesse soit mieux redistribuée et que naisse une plus grande solidarité sociale. La présence accrue de femmes aux divers postes de pouvoir, tant politique que social et économique, serait, à mon avis, le signe d'une véritable démocratie et d'une société plus égalitaire.

Je suis de l'école du pragmatisme. J'ai toujours pensé qu'il fallait des forces sociales et des groupes de pression pour bien représenter tous les secteurs de la société civile. Là aussi, les femmes doivent jouer un rôle important. Avoir la possibilité de remettre en question les systèmes en place (politique ou économique) est salutaire, voire essentiel, mais les changements doivent aussi être soutenus par des personnes à l'intérieur de ces structures. C'est la synergie de toutes les forces progressistes qui peut faire la différence.

Continuons, en tant que femmes, d'aspirer à une plus grande autonomie économique personnelle, mais aussi à une plus grande influence collective, et ce, dans tous les milieux. Féministes, ne boudons pas le monde des affaires! Occupons plutôt ce lieu de pouvoir pour lui donner un nouveau visage. ■

Le dossier de la *Gazette des femmes* sur l'argent, et plus particulièrement le volet sur les relations entre le milieu des affaires et le mouvement féministe, m'a immédiatement rappelé les rapports parfois tendus entre militantes et politiciennes. Le pouvoir ayant longtemps été synonyme de domination masculine (c'est toujours le cas dans de nombreux pays), il garde quelque chose de suspect. On entretient d'ailleurs encore une certaine méfiance envers celles qui investissent la politique.

Le même phénomène se produit par rapport aux femmes d'affaires et aux hauts gestionnaires de grandes entreprises. Curieusement, les féministes ont toujours lutté pour l'autonomie économique des

# POLITICIENNES RECHERCHÉES

Les politiciennes seraient-elles des oiseaux rares? Chez nous, elles occupent seulement 30 % des banquettes de l'Assemblée nationale et 21 % de celles de la Chambre des communes. Plus inquiétant: il n'y a qu'une mairesse pour neuf maires à la tête des villes québécoises. En politique, particulièrement au niveau municipal, on semble encore loin de la parité...

Déterminées à donner un coup de pouce à cette trop lente marche vers l'égalité, une trentaine de femmes de différentes allégeances politiques ont mis sur pied, au début de l'an dernier, la fondation Femmes, Politique et Démocratie. Issues tant du milieu des affaires que du monde syndical ou communautaire, elles se sont unies pour soutenir concrètement les politiciennes, de tous les partis et à tous les niveaux. Une première. Certains partis fédéraux accordent déjà des fonds à leurs candidates, mais Femmes, Politique et Démocratie s'avère la seule fondation non partisane qui s'adresse aux futures représentantes des trois paliers de gouvernement.

« On ne se contente pas de prêcher la bonne parole. C'est pragmatique, on offre aux femmes un soutien quand c'est nécessaire », fait valoir Marie Malavoy, vice-présidente du Parti québécois, qui préside la fondation en compagnie de la sénatrice Lucie Pépin, de la députée libérale québécoise Margaret Delisle et de l'ancienne mairesse de Ville Mont-Royal, Vera Danyluk.

Leur premier défi: accompagner les Québécoises qui brigueront un poste de conseillère ou de mairesse aux élections municipales de 2005. La fondation a lancé un concours dont l'enjeu est une dizaine de bourses, d'une valeur

de 4 000 à 8 000 \$ chacune. Ces subventions permettront, entre autres, de suivre une formation dans une université d'été et de faire un stage auprès d'une politicienne expérimentée.

« Alors que les hommes semblent naître avec leur grande connaissance de tout, les femmes, elles, veulent tout apprendre avant de faire le saut », affirme avec

**« La société québécoise n'est pas prête pour une loi sur la parité. Nous proposons une démarche de petits pas, en accompagnant les femmes pour qu'elles fassent elles-mêmes leur place. »**

ironie l'une des cofondatrices de l'organisme, Martine Blanc. Celle qui a été conseillère à la Ville de Montréal, de 1986 à 1994, coordonne l'élaboration de l'université d'été sur la politique municipale qui se tiendra dès cette année à Québec, en collaboration avec l'École nationale d'administration publique (ENAP). Donnée par des universitaires aussi bien que par des praticiennes et praticiens de la politique, la formation permettra notamment aux boursières de se familiariser avec les structures du pouvoir.

Pour les deux premières années, l'organisme espère accompagner 45 candidates aux postes de mairesse ou de conseillère – le nombre de boursières pouvant varier en fonction des fonds récoltés (la fondation, qui sollicite autant des particuliers que des élus ou des entreprises, vise cette année un budget de 60 000 \$). Comme ce niveau politique permet de mieux concilier les responsabilités professionnelles et familiales, on

devrait y trouver plus de femmes, dit Vera Danyluk. « Dans les années 1980, il y avait chaque année plus de mairesses aux congrès de l'Union des municipalités du Québec. Mais cela s'est mis à plafonner au début des années 1990 et même à décroître », se rappelle l'ex-présidente de la Communauté urbaine de Montréal.

Grâce à la fondation, les boursières pourront échanger avec des politiciennes expérimentées sur les différents aspects de leur carrière, de la conciliation travail-famille au financement d'une campagne. « Le mentorat sera à la carte, en tenant compte des besoins de chacune », précise Elaine Hémond, présidente du groupe Femmes, Politique et Démocratie (créé en 1998), d'où émane la fondation.

Il n'est cependant pas question que l'organisme finance une campagne électorale. Ses bourses serviront exclusivement à défrayer les coûts des activités de formation. Les organisatrices prennent garde de ne pas mettre le doigt dans l'engrenage de la politique partisane. Pour mieux répartir leur aide, elles comptent attribuer des prix spéciaux aux femmes des communautés culturelles et autochtones, ainsi qu'à celles de moins de 35 et de plus de 50 ans.

« La société québécoise n'est pas prête pour une loi sur la parité [à l'instar de celle adoptée récemment en France], croit Elaine Hémond. Nous proposons une démarche de petits pas, en accompagnant les femmes pour qu'elles fassent elles-mêmes leur place. » La fondation recevra les dossiers de candidature jusqu'à la fin de février. Un comité de sélection formé de femmes de différents horizons les analysera ensuite de façon in partiale.

[www.femmes-politique-et-democratie.com](http://www.femmes-politique-et-democratie.com)  
Tél.: (418) 654-9390

# FéminÉtudes

## SORT DU CAMPUS

Fondée en 1995, *FéminÉtudes* est la revue étudiante de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF).

Et le porte-parole de celles qui développent une pensée féministe en milieu universitaire. «C'est un lieu de rencontre qui nous permet de briser l'isolement de nos disciplines respectives et d'échanger nos idées», explique Marie-Ève Surprenant, 25 ans, responsable du comité de rédaction. Aujourd'hui, pour la première fois, le magazine sort du campus de l'Université du Québec à Montréal. Trois succursales de la librairie Renaud-Bray (Sainte-Catherine Est, Parc et Côte-des-Neiges) distribuent le numéro actuel, intitulé «Jeunes et société: kaléidoscope d'une génération».

Ils ont entre 18 et 30 ans. Ils sont nés après la révolution féministe. Longtemps perçus comme une cohorte d'individualistes – «désabusés», «apolitiques», déplorait-on –, les jeunes se sont pourtant mobilisés avec force contre la mondialisation. Que pense la «génération Seattle» (du nom de la grande rencontre altermondialiste de 1999) de l'égalité des sexes? C'est la question que posent les 24 étudiantes et professeures de l'équipe de *FéminÉtudes*, qui compte

également – belle surprise – quelques garçons.

Yannick Demers, «proféministe» de 24 ans, a fondé avec quatre collègues le collectif Hommes contre le patriarcat (voir encadré). Cet étudiant en travail social signe une délicieuse fable sur la nécessité... des regroupements féministes non mixtes! Ce qui ne l'empêche pas d'appeler les hommes à militer en parallèle contre les «dérives intégristes» du discours antifemmes. «Le féminisme est un mouvement inclusif qui revendique un monde meilleur pour tous», rappelle-t-il, en parlant d'un «combat commun».

Au contraire, beaucoup de filles aimeraient voir le mouvement féministe s'ouvrir davantage aux hommes, affirme Marie-Ève Surprenant, étudiante à la maîtrise en sociologie et auteure de l'article «Perception de l'égalité entre les sexes chez les jeunes au Québec», pour lequel elle a interviewé 16 universitaires de 20 à 30 ans, autant des hommes

que des femmes. À tort ou à raison, les jeunes associent le mouvement féministe à la guerre des sexes, n'hésitant pas à traiter sa frange radicale de «bande d'enragées des années 1970»!

«Beaucoup de jeunes femmes refusent d'endosser l'étiquette "féministe", même si, dans les faits, elles revendiquent l'égalité», explique Marie-Ève. Celles qui s'affichent telles nuancent aussitôt leur affirmation: «mais je ne suis pas contre les hommes».

Dans un monde précaire, où la carrière n'assure plus la stabilité, les jeunes trouvent refuge dans le privé. «Le couple devient le lieu d'ancrage, ce sur quoi ils se sentent une prise. Leur priorité est donc la bonne entente», formule la future sociologue, en accord avec plusieurs collaboratrices de *FéminÉtudes*. Cette tendance irait s'accroissant à mesure qu'augmente le nombre de femmes plus scolarisées que leurs conjoints, avec des revenus (souvent) en conséquence. «En général, les gars l'assument très bien, mais leurs conjointes sentent le



NOS LUTTES... NOS SUCCÈS... NOTRE AVENIR...



**LA FORCE  
DU NOMBRE,  
UNE FORCE  
QUI COMPTE**



**FTQ**

Fédération  
des travailleurs  
et travailleuses  
du Québec

**LA FTQ REPRÉSENTE  
LE PLUS GRAND NOMBRE  
DE TRAVAILLEUSES  
SYNDIQUÉES AU QUÉBEC**

besoin de les ménager afin de préserver l'équilibre. Elles ont de la difficulté à formuler leurs demandes auprès d'un compagnon non pourvoyeur.»

La vie à deux n'est pas encore tout à fait exempte d'iniquités. Les jeunes couples qui partagent les tâches domestiques avec le plus de justice sont ceux qui discutent énormément, savent négocier et remettre en question les rôles et les stéréotypes sexuels, et ce, même s'ils sont issus d'une famille traditionnelle, note Marie-Ève. «Ceux qui en arrachent ont en général une vision très binaire de ce qu'est une "vraie femme" et un "vrai homme".»

À la maison ou ailleurs, la soif de justice de la génération X s'éveille face à des obstacles concrets. «Les jeunes se mobilisent ponctuellement autour de problèmes criants, tels que la mondialisation ou la montée du mouvement pro-vie, aux États-Unis. Leur militance va souvent de pair avec un état de crise.»

Attention: toutes proportions gardées, la génération X ne compterait pas moins d'activistes que la précédente (en 1976, les femmes de 15 à 29 ans représentaient 29% de la population; en 2003, elles ne comptent plus que pour 19%). Ce que ces nouvelles militantes espèrent? «Davantage de communication entre les générations, de la place pour les nouvelles idées et façons de faire», conclut Marie-Ève. Les gens que la curiosité titille peuvent se procurer la revue *FéminÉtudes* chez Renaud-Bray ou via le site de l'IREF.

[www.unites.uqam.ca/iref](http://www.unites.uqam.ca/iref)

*FéminÉtudes* cherche des plumes pour son prochain numéro, «Les femmes et le pouvoir». Information: [feminetudes@hotmail.com](mailto:feminetudes@hotmail.com)

## Hommes contre le patriarcat

Ils se prénomment Yannick, Benoît, Hugo, Sébastien. Issus de la gauche du mouvement étudiant, ils ont côtoyé des féministes qui les ont sensibilisés à leur cause. Convaincus que le sexisme reste la forme d'abus de pouvoir qui touche le plus d'individus, ils ont décidé d'appuyer leurs consœurs. En 2002, ils fondaient le collectif Hommes contre le patriarcat, «groupe pro-féministe radical, contre la discrimination sexuelle et de genre, bref, contre tous les systèmes d'oppression». Qui dit mieux?



En plus de diffuser de l'information proféministe, le groupe entreprend des actions concrètes. L'été dernier, ses quatre membres ont lancé une campagne publique pour endiguer le flot de «propagande masculiniste à caractère haineux et diffamatoire» qui avait pris d'assaut le site Internet du Centre des médias alternatifs du Québec ([www.cmaq.net](http://www.cmaq.net)), un lieu de diffusion indépendant et non censuré. Avec d'autres usagers et usagères – dont Micheline Carrier, éditrice du site féministe Sisyphus –, ils

ont appelé au boycott du cyberjournal. Le 16 juillet 2003, ils obtenaient gain de cause. Pour prévenir semblables dérives, le CMAQ a modifié sa politique éditoriale: dorénavant, il pourra refuser les articles dont le ton lui semble agressif.

L'enjeu était crucial. «La stratégie des masculinistes, estime Yannick, est d'investir les lieux de gauche afin de légitimer leur discours et de le faire passer pour progressiste.» Qu'ils n'y comptent plus: les Hommes contre le patriarcat montent la garde aux côtés des féministes. «Les masculinistes ne travaillent pas pour les droits des hommes et des pères, mais contre les femmes; ils visent à rétablir des privilèges masculins perdus au profit d'une meilleure justice entre les sexes.» Le collectif projette de mettre en ligne son propre portail Internet ([www.antipatriarcat.org](http://www.antipatriarcat.org)) en janvier. Ça va chauffer!

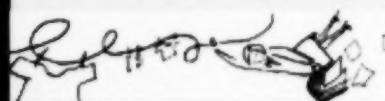
Extrait du communiqué du CMAQ

«Bien entendu, des hommes peuvent être victimes d'injustices en tant qu'hommes et font face à des défis et des problèmes qui leur sont propres, notamment en ce qui a trait à la redéfinition de leur rôle. Mais des situations personnelles d'injustice vécues par des hommes n'autorisent pas des attaques sans nuances contre les acquis des femmes et le travail des féministes. [...] Il nous est par conséquent impossible de tolérer plus longtemps la diffusion de messages que nous considérons faire la promotion d'une conception fondamentalement sexiste des relations hommes-femmes.»

[www.femmesautravail.qc.ca](http://www.femmesautravail.qc.ca)

**travail**

Le site du Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail



- Accueil
- Mes droits
- Conciliation famille-travail
- Une autre économie
- Marché du travail



# Faut-il intégrer les TRANSSEXUELLES?

En août 1995, Kimberly Nixon se porte bénévole dans un centre de soutien pour femmes violées. Le Vancouver Rape Relief and Shelter refuse ses services. Manque d'expérience pertinente, invoque-t-on. Mais Nixon, elle, affirme que l'organisme la rejette parce qu'elle est transsexuelle. Elle porte plainte auprès du Tribunal des droits de la personne de la Colombie-Britannique et gagne sa cause en 2000.

Les administratrices du Rape Relief, qui ont porté l'affaire en appel, restent convaincues que M<sup>me</sup> Nixon n'a pas les compétences recherchées. Et cela, bien qu'elle ait travaillé à la maison d'hébergement Peggy's Place et au Battered Women's Support Services. « Nos bénévoles basent leur travail sur leur expérience personnelle, explique la porte-parole, Suzanne Jay. Nous aidons des femmes enceintes qui ont des difficultés à obtenir du travail, d'autres qui ont été violées, etc. Kimberly Nixon n'a pas l'expérience de vie nécessaire. »

Pourtant, à Vancouver, plusieurs groupes de femmes ont choisi d'inclure les transsexuelles. Les organismes lesbiens ne se posent même plus la question. Ceux qui s'y opposent courent des risques: selon Suzanne Jay, la poursuite d'une transsexuelle aurait contribué à tuer la Vancouver Lesbian Connection, un groupe social qui ne voulait servir que les lesbiennes.

Au Québec aussi, des groupes de femmes font face à ce nouveau dilemme: doit-on, oui ou non, faire une place aux personnes transsexuelles et transgenres (voir encadré) dans le mouvement féministe?



Pour les organisatrices de « S'unir pour être rebelles », grand rassemblement de jeunes féministes qui a eu lieu en septembre dernier, la réponse est oui. Affiliées à la Fédération des femmes du Québec et à divers groupes, ces filles s'interrogeaient sur les revendications des personnes « trans ». Elles ont donc invité Juliette Saint-Pierre, de l'Association des travestis et transsexuels du Québec, à une

rencontre préparatoire. Son témoignage a donné lieu à des débats houleux... Mais après mûre réflexion, les filles ont décidé d'accepter dans le rassemblement les transsexuelles et les transgenres s'identifiant comme femmes et de monter un atelier d'information à leur sujet.

Le Centre des femmes de l'Université Concordia, lui, a pris position en 2002, après avoir reçu une pétition signée par

plusieurs transgenres qui réclamaient une place dans l'organisme. Celui-ci a fermé ses portes pendant une semaine... pour rouvrir sous un nouveau nom, le centre Dragonroot contre l'oppression des genres.

La décision n'a pas fait l'unanimité. « Cela a contribué à tuer la vraie vocation de ce centre de femmes », déplore une étudiante au programme d'études féministes de l'Université

## Transsexuelle ou transgenre?

La personne transsexuelle a subi une chirurgie complète ou partielle pour changer de sexe. La personne transgenre, elle, peut s'identifier à l'autre sexe et en prendre certains attributs, sans avoir subi d'opération. Elle peut aussi avoir une allure androgyne et refuser de s'identifier à un sexe en particulier, dans le but de lutter contre les stéréotypes. Le mouvement transgenre aurait été lancé vers les années 1990 par des penseurs et des écrivains anglophones d'Amérique du Nord qui voulaient libérer l'humain des catégories sexuelles.

Concordia, qui ne veut pas s'identifier. Fondé en 1984 pour aider les femmes, l'organisme lutte désormais pour les personnes homosexuelles, transsexuelles et transgenres, les autochtones, les immigrants, les handicapés, les pauvres, les sourds... Il ouvre même ses portes aux hommes tous les mardis.

Nicole Kennedy, féministe engagée de longue date, partage les mêmes préoccupations. Lorsqu'elle travaillait dans un centre de femmes (qu'elle préfère garder anonyme pour lui éviter des ennuis), une transsexuelle a voulu faire partie du groupe de soutien pour lesbiennes, et une autre, du conseil d'administration. Les deux ont été refusées. « D'abord, elles n'avaient pas l'expérience de vie nécessaire. Ensuite, il y a la question de la sécurité : des hommes se sont déjà habillés en femme pour entrer dans une maison d'hébergement et s'attaquer aux résidentes. Enfin, il y a les raisons politiques. Les revendications des femmes ne sont pas les mêmes que celles des "trans", qui concernent les droits humains. »

Selon elle, les besoins des transsexuelles et transgenres ne coïncident pas avec la mission des groupes féministes, qui cherchent à rendre plus égalitaires les rapports entre les sexes. « Leurs stratégies visent à combattre la discrimination, pas le sexisme, dit-elle. Les femmes ont encore besoin de se regrouper entre elles pour parler des difficultés qu'elles vivent. »

Le mouvement féministe est encore très conservateur, croit pour sa part Chantal Maillé, professeure de l'Institut Simone de Beauvoir, à l'Université Concordia. « On aime bien répéter la célèbre phrase de Beauvoir – on ne naît pas femme, on le devient –, mais lorsqu'il est temps de l'appliquer... » À l'Institut, on ne se pose plus la question. Des trois professeures permanentes, l'une est transsexuelle. Et celle qui enseigne le *queer feminism* (sur les lesbiennes et les bisexuelles) a récemment annoncé à ses étudiants qu'elle devenait transgenre, se dotant même d'un prénom unisexe. De plus, l'Institut donnera dès janvier un

cours intitulé *trans studies* (études sur les « trans »).

Tous ces nouveaux discours sur le sexe bouleversent l'idéologie féministe traditionnelle. En refusant de s'associer à l'homme ou à la femme, les transgenres ne reconnaissent pas l'oppression faite sur la base du sexe. Quant aux transsexuelles, les féministes leur reprochent de donner une image stéréotypée de la féminité et de recourir pour cela à

## **« Les revendications des femmes ne sont pas les mêmes que celles des "trans", qui concernent les droits humains. »**

Nicole Kennedy

la chirurgie plastique. « Au début, la plupart des transsexuelles sont stéréotypées pour renforcer leur féminité et s'intégrer dans la société », a expliqué Juliette Saint-Pierre lors d'un cinq à sept organisé par Relais-femmes (organisme de recherche en condition féminine) pour débattre de la question. « Mais avec le temps, cela s'atténue. »

Qu'est-ce qui pousse les gens à changer de sexe ? « Ce n'est pas nécessairement que je me sente femme », raconte Mirha-Soleil Ross, militante transsexuelle depuis une dizaine d'années. « J'aimais les hommes, mais je n'arrivais pas à vivre dans la communauté gaie. En garçon, je subissais de la violence parce que j'étais efféminé. Comme femme, je vis en sécurité à chaque jour, puisque je passe facilement inaperçue. »

Les transsexuelles sont souvent en butte à la discrimination. Beaucoup vivent dans la pauvreté. Elles peuvent être violées et battues, tout comme les femmes « biologiques ». Mirha-Soleil – une artiste flamboyante qui défend aussi les droits des « travailleuses du sexe » – se bat depuis longtemps pour qu'elles aient accès aux mêmes ressources d'aide. « Je milite pour que tous les services essentiels offerts aux femmes, comme les maisons d'hébergement, le soient aussi aux transsexuelles, opérées ou non. »

Comme bien d'autres féministes, Nicole Kennedy croit à la nécessité d'offrir des ressources pour aider et protéger celles qui ont choisi d'être femmes. « En sensibilisant les gens, on peut rendre certains lieux accueillants pour les transsexuelles. Par exemple, les toilettes pour femmes ou l'espace féminin dans les hôpitaux et les prisons. Mais pas les groupes dont l'objectif est la transformation de la société par le féminisme. » L'idéal, croit-elle, serait encore d'implanter des mesures spécialisées dans les CLSC.

Ce qui embête beaucoup de féministes, c'est que l'inclusion des transsexuelles – surtout celles dont la transformation physique n'est pas achevée – pourrait faire disparaître les espaces non mixtes, particulièrement importants pour les victimes de violence conjugale. « Nous avons besoin de nous regrouper entre femmes

pour chercher ensemble le soutien et les outils pour améliorer nos vies. Sans ça, beaucoup de femmes violentées ne parleraient jamais », croit Nicole Kennedy.

Mirha-Soleil Ross comprend cela. L'inclusion des transgenres dans le milieu féministe poserait de réels problèmes, à la fois sur le plan pratique et sur le plan philosophique, admet-elle. Mais pourquoi celles qui sont devenues des femmes n'auraient-elles pas droit aux mêmes soins que celles qui sont nées filles ? Et de travailler dans les organismes qui les dispensent ? « Lorsqu'on accepte des lesbiennes dans un centre de femmes, on ne s'interroge pas sur le danger ! Pourtant, on sait que la violence existe aussi chez elles. »

En attendant, la cause Kimberly Nixon contre le Vancouver Rape Relief and Shelter suit son cours. Et l'histoire pourrait faire des vagues ailleurs que dans le mouvement féministe. Car la transsexuelle, qui a poursuivi en justice un centre de femmes sans le sou pour un poste de bénévole, est aussi pilote d'avion. Curieusement, elle n'a réclamé aucun dédommagement à la compagnie d'aviation qui a cessé de l'employer après son opération. « M<sup>me</sup> Nixon est pourtant une pilote compétente, dit Suzanne Jay, perplexe. Et son changement de sexe ne change rien à cela. » ■

# NOUVEL ARRIVAGE

## ***Bas les voiles!***

Chahdortt Djavann, Gallimard, 2003, 47 p.

EN SEPTEMBRE DERNIER, une fille de 16 ans, Irène Waseem, se faisait renvoyer du collège Charlemagne, à Pierrefonds. Son crime? S'être voilée. Un mois plus tard, en France, un lycée d'Aubervilliers expulsait deux adolescentes pour la même raison. Cette affaire a attisé un débat brûlant: tandis que se déroulent les audiences de la commission Stasi (qui mène une réflexion sur le principe de la laïcité), les pétitions favorables ou opposées au voile à l'école se multiplient... aussi prestement que des jeunes filles s'en couvrent.

Que cache donc ce voile que nous ne saurions voir? Chahdortt Djavann, auteure française d'origine iranienne, a son idée personnelle sur le *hijab*, « prison ambulante, stigmate, étoile jaune de la condition féminine ». Décoiffant, son pamphlet dénonce cette « aliénation » avec une colère viscérale.

Djavann a 13 ans lorsque l'ayatollah Khomeyni décrète la loi islamique en Iran. « J'ai porté 10 ans le voile. C'était ça ou la mort. » Pour elle, le *hijab* n'est pas un symbole religieux anodin, mais un instrument politique, la marque du harcèlement physique et moral que les fondamentalistes exercent sur les femmes. Pourquoi voile-t-on seulement les filles? Pour leur inculquer leur infériorité, en faire des objets, les mettre « sur

le marché du mariage et du sexe ». Le voile, loin de protéger la femme, la rend responsable: du désir des autres: plus elle sera pudique, mieux s'en portera l'honneur de son mari ou de son père. Devant la commission Stasi, Djavann en a appelé à une loi interdisant de voiler les mineures, « une maltraitance, comme l'excision », qui heurte les droits de la personne.

L'auteure n'a pas de mots assez durs pour les Françaises converties, ces « midinettes minaudantes sous leurs voiles tout neufs ». Celles qui revendiquent ainsi leur identité — elle les appelle des « kapos » — encouragent à ses yeux « la répression des femmes qui, dans les théocraties islamistes, essaient d'échapper à l'emprise totalitaire du *hijab* au risque de leur vie ». Quant aux intellectuels français, ces « Ponce Pilate de la pensée » qui prônent le respect des différences culturelles et misent sur le pouvoir émancipateur de l'école, elle les accuse d'abandonner les immigrées à la loi religieuse de leur communauté. Ceux qui adorent le voile n'ont qu'à le porter eux-mêmes, conclut-elle!

Sa diatribe assassine ne fait pas dans la nuance. Le voile est parfois un refuge contre l'exclusion: en l'enfilant, celles qu'on ignorait trouvent soudain un mari et le « respect ». Djavann pointe néanmoins les

vrais problèmes de l'immigration musulmane en France: inégalités économiques, ghettoïsation, pauvreté de l'éducation. Pour les régler, elle propose de créer des structures d'accueil et de dispenser un enseignement gratuit du français, de l'histoire et des institutions républicaines aux immigrés adultes afin de promouvoir les valeurs démocratiques et laïques. Et si tout ce bruit autour du voile n'était qu'un leurre pour masquer l'échec de l'intégration à la française?

**Bas les voiles!**



*Womankind: Faces of Change Around the World*  
Donna Nebenzahl et Nance Ackerman,  
Raincoast Books, 2003, 192 p.

QUELLE AVENTURE se sont offerte nos collègues anglophones Donna Nebenzahl,

## UNE CURE DE LUMIÈRE

pour traiter les  
symptômes de la dépression saisonnière

- Fatigue • Humeur dépressive • Tristesse
- Augmentation de l'appétit
- Envie irrésistible de sucres et de féculents
- Prise de poids
- Besoin accru de sommeil • Desir de s'isoler
- Perte d'intérêt pour les activités habituelles
- Difficulté à se concentrer
- Difficulté à rencontrer des échecs

## LES BLEUS DE L'HIVER... ÇA SE SOIGNE!

La luminothérapie,

un choix éclairé pour le traitement de la dépression saisonnière.

La luminothérapie est une exposition quotidienne à une lumière intense, dans des conditions contrôlées.

Premier choix pour la luminothérapie  
**Les Technologies Northern Light**

Brochure gratuite et information: (418) 337-3544, sans frais au Québec: 1 877 337-3544

[www.northernlight-tech.com](http://www.northernlight-tech.com)

éditorialiste pour *The Gazette*, et Nance Ackerman, photographe pour le *Time* et le *Canadian Geographic*! Pendant 10 ans, soutenues par le Conseil des Arts du Canada, elles ont arpenté la planète, des gratte-ciel de Hong-Kong aux favelas du Brésil, afin d'esquisser le portrait des militantes du 21<sup>e</sup> siècle.

Leur quête a commencé par une question : qu'est-ce qui pousse ces femmes à dédier leur vie aux autres? Les militantes présentées sont aussi diverses que leurs luttes : écrivaines, femmes d'affaires ou paysannes, elles s'engagent pour les réfugiés de guerre et les orphelins, contre le nucléaire et l'excision. Certaines sont internationalement reconnues (Robin Morgan, Nawal el Saadawi, Françoise David); d'autres, célébrées seulement dans leur petite communauté, sortent enfin de l'anonymat.

Le livre est de facture attrayante. Les entrevues, ciselées, ont la fraîcheur de l'instant présent. Les photos de Nance Ackerman, portraitiste rare, révèlent de précieux moments d'intimité (voyez ses images d'Amérindiennes dans le numéro de janvier-février 2003 de la *Gazette des femmes*). En refermant l'album, on a un début de réponse à la question initiale : si ces survivantes se dédient aux autres, c'est parce qu'elles savent que le don est une force, capable de transformer les épreuves en richesses. Dommage que l'éditeur ne prévoie pas de traduction française pour l'instant.

## Petit miracle et autres essais

Barbara Kingsolver, Rivages, 2002, 310 p.

LA PARUTION de ce *Petit miracle* nous avait échappé, mais nous n'allions pas laisser cette perle passer à travers les mailles du filet. L'Américaine Barbara Kingsolver est biologiste de formation, militante écologiste, féministe et ardente défenderesse des droits de la personne. Mais c'est surtout une écrivaine, aussi talentueuse que populaire (plus de deux millions d'exemplaires vendus de son roman *Les yeux dans les arbres*).

*Petit Miracle* constitue un précieux florilège de textes écrits ou remaniés en réaction aux événements du 11 septembre. Kingsolver est l'une des rares intellectuelles à avoir remis en question ouvertement la politique impérialiste et

le bellicisme « suicidaire » des États-Unis. « L'innocent ne mérite pas d'être violé, mais seul le naïf refuse de penser aux origines de la violence », écrit-elle avec courage.

Les 22 textes du recueil dissertent donc de l'état du monde, de l'avenir, de la responsabilité individuelle et collective. Mais ils le font d'une manière si concrète, si foisonnante et généreuse que l'ensemble s'apparente à une promenade en délicieuse compagnie. Vraie conteuse, Kingsolver peut partir d'un nid de colibri, d'une variété ancienne de tomate ou de l'élevage de poulet de



sa fille pour expliquer de manière chevronnée et vivante la diversité génétique, la menace des OGM ou les bonheurs de la simplicité volontaire. Qu'elle parle du libraire du coin, de la préservation des forêts ou des Japonais, Kingsolver écrit comme elle cultive son jardin : avec une patience délicate. Les lettres à sa mère et à sa fille aînée, qui esquissent l'évolution du féminisme,

sont des merveilles de franchise et de vérité. Fait à noter, les droits d'auteur de ce livre seront versés à différents organismes de défense de l'environnement.

## AMUSE-GUEULE



Dans notre culture orientale, les femmes sont des objets sexuels, alors on dit "cachons-les". À Cannes, les femmes sont des objets sexuels, alors on dit "montrons-les". Je fais du cinéma pour que les choses changent.»

Samira Makhmalbaf, cinéaste iranienne de 23 ans. (*Le Clap*, septembre-octobre)



C'est déshumanisant de se faire traiter comme une assiette.»

Cherry Cayabyab, du National Asian Pacific American Women's Forum, en guerre contre un resto japonais de Washington qui sert les sushis sur le ventre d'une femme nue, couchée sur la table et enveloppée de cellophane. (*The Gazette*, 12 novembre)



Les gars sont des clients seulement quand ils sont avec une pute. Mais une pute, c'est une pute tout le temps.»

Roxane Nadeau, auteure du roman autobiographique *Pute de rue*. (*Le Journal de Montréal*, 21 octobre)



Mes hommes s'entendent bien avec les femmes. Aucune ne s'est jamais plainte de viol.»

Jonas Padiri, colonel de l'armée de la République démocratique du Congo, où le viol est devenu une arme de guerre, selon le rapport 2002 de Human Rights Watch. (*The Gazette*, 9 novembre)



Il y a des attentes inconscientes à l'égard des femmes pour qu'elles soient bonnes pour tout le monde, comme des mères. Dès qu'elles exercent des responsabilités de patronne un peu pénibles dans le cadre de leurs fonctions, c'est mal vu.»

Françoise Harel-Giasson, professeure à l'École des hautes études commerciales, à Montréal. (*Les Affaires*, 1<sup>er</sup> novembre)



Le pouvoir donne de la séduction aux hommes mais en enlève aux femmes.»

Louise Harel, ex-ministre des Affaires municipales. (*Le Journal de Québec*, 10 novembre)



# IMPLANTS MAMMAIRES

## une opération suicidaire ?

LES FEMMES POSSÉDANT DES IMPLANTS mammaires sont trois fois plus susceptibles de commettre un suicide que la population féminine en général, selon une étude menée par l'International Epidemiology Institute de Rockville (Maryland) et effectuée auprès de 2 166 Finlandaises.

Cette recherche ne permet toutefois pas de conclure à un lien direct entre l'augmentation mammaire et le suicide. S'appuyant sur d'autres études, les auteurs soulignent néanmoins que les femmes ayant des implants mammaires ont souvent une faible estime d'elles-mêmes et ont souffert, à des degrés divers, de dépression et d'anxiété avant leur opération.

Ce n'est pas la première fois que des chercheurs notent un taux de suicide plus élevé que la normale chez les patientes opérées pour la chirurgie esthétique des seins. Une étude américaine publiée dans *Epidemiology* a déjà signalé que celles-ci

courent deux à trois fois plus de risques de mettre fin à leurs jours.

D'autres chercheurs, qui ont publié une étude similaire dans le *British Medical Journal*, ont eux aussi recommandé aux chirurgiens esthétiques d'être vigilants face aux signes de troubles psychiatriques lors de leur évaluation préopératoire. Parmi leur échantillon de 3 521 Suédoises, pas moins de 15 femmes se sont suicidées après leur opération, alors qu'on anticipait seulement 5,2 suicides.

« Causes of death among Finnish women with cosmetic breast implants, 1971-2001 », *Annals of Plastic Surgery*, vol. 51, n° 4, octobre 2003.

« Total and cause specific mortality among Swedish women with cosmetic breast implants: prospective study », *British Medical Journal*, 6 mars 2003.

« Mortality among augmentation mammoplasty patients », *Epidemiology*, mai 2001.



## ANOREXIE

### carence en soins

AUX ÉTATS-UNIS, LES ANOREXIQUES et les boulimiques qui se présentent à une clinique de traitement ont des symptômes plus sévères qu'il y a 10 ans, selon une étude menée notamment par Suzanne Mazzeo, professeure adjointe au Département de psychologie de la Virginia Commonwealth University.

Cette recherche, menée auprès de 334 patientes traitées entre 1988 et 1998 dans une même clinique externe, souligne que ces anorexiques ont un indice de masse corporelle inférieur à 15, ce qui signifie un grave problème de malnutrition. Les boulimiques démontrent, quant à elles, plus de problèmes psychologiques qu'auparavant.

D'après les auteurs, l'aggravation de ces cas est attribuable aux changements effectués dans le système de santé américain, qui a limité l'accessibilité aux soins mentaux dans les hôpitaux.

Les patientes présentant des troubles auraient ainsi été forcées de se tourner vers les cliniques externes. Faute d'aide, d'autres auraient vu leur état se détériorer.

Selon Howard Steiger, chef de service du programme Troubles de l'alimentation à l'Hôpital Douglas, à Montréal, ces résultats sont plus représentatifs de la situation des anorexiques et des boulimiques américaines que canadiennes. « Une étude a même démontré qu'il y avait une légère amélioration au Canada », indique le professeur de l'Université McGill.

« Trends in eating disorder symptomatology in an outpatient clinic: 1988-1998 », *Eating Behaviors*, août 2003.

## EN BREF

C'est la carrière de la mère qui est d'abord affectée par le handicap d'un enfant. D'après un sondage de Statistique Canada, effectué auprès des parents de 84 000 enfants handicapés, 71% des mères ont dû diminuer leurs heures de travail, modifier leur horaire ou refuser un emploi pour prendre soin de leur jeune. Dans 14% des cas, la carrière des deux parents a subi un contrecoup. Dans 11% des cas, seulement les pères ont vécu des répercussions. (Statistique Canada)

Fait étonnant, la chaîne ARTV attire davantage les téléspectateurs masculins. Avant le lancement de

la saison automnale, les hommes représentaient en effet, selon un sondage interne, 54% du public de la chaîne culturelle. « Nous soupçonnons toutefois un rééquilibrage de l'auditoire avec la diffusion d'*Ally McBeal* et de *L'Héritage* », indique Marc Pichette, chef des communications. Eh oui ! les femmes ont un faible pour les téléromans.

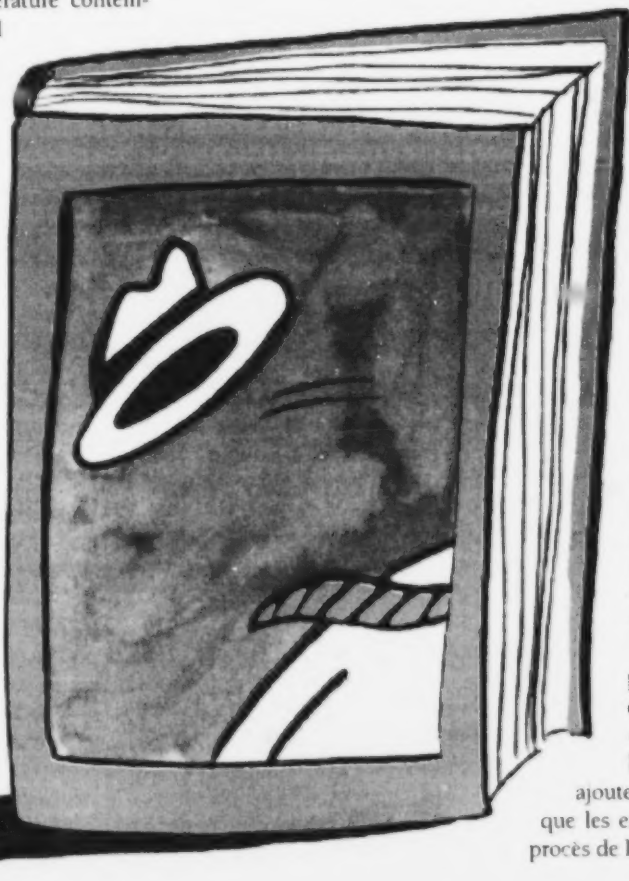
Au Québec, le quart des hommes de 25 à 29 ans habitent encore chez leurs parents. Seulement une femme sur huit, dans la même tranche d'âge, n'a pas encore quitté le nid familial. (Institut de la statistique du Québec)

Père manquant...

## PERSONNAGE MARQUANT

L'IMAGE DU PÈRE dans la littérature contemporaine du Québec en prend pour son rhume! C'est ce que relève Lori Saint-Martin, professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, dans une analyse comparative de la figure paternelle et de la relation père-enfant dans le roman québécois, de 1975 à aujourd'hui.

Pour les fins de cette recherche, qu'elle n'a pas encore terminée, Lori Saint-Martin a étudié les œuvres dans lesquelles le père jouait un rôle déterminant. En lisant les Stéphane Bourguignon, Robert Lalonde, Monique Proulx, Francine Noël, et autres écrivains, elle a constaté que le père a des carences importantes tant chez les auteures féminines que chez leurs confrères. « Il est alcoolique, violent, incestueux, mais surtout absent », précise la chercheuse, qui s'est



penchée sur la relation mère-fille dans un précédent ouvrage, *Le nom de la mère: mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, publié en 1999.

Lori Saint-Martin a été frappée par l'agressivité de la fille envers le père dans les écrits féminins, une violence qui apparaît parfois démesurée, dit-elle, comme dans les cas de séparation des parents. « Dans les deux corpus, les enfants se plaignent d'avoir un mauvais père, ajoute-t-elle. Mais chez les auteures féminines, le personnage de la fille lui reproche en plus d'incarner le patriarcat, une structure sociale qui opprime la femme. »

Il n'y a pas que la figure paternelle qui est mise à mal dans les romans québécois. « La critique est assez virulente à l'égard de la mère, ajoute-t-elle. C'est peut-être parce que les enfants ont besoin de faire le procès de leurs parents. »

## MAMMA MIA!

COMPARATIVEMENT AUX PARENTS français et italiens, les pères et les mères du Québec sont plus permissifs à l'égard de leurs grands enfants. C'est en tout cas ce qu'indique Michel Claes, professeur au Département de psychologie de l'Université de Montréal, dans son étude *Pratiques parentales et adaptation psycho-sociale des adolescents: recherche internationale*.

En analysant notamment les questionnaires de 908 adolescents vivant à Montréal, Rome et Paris, Michel Claes a constaté que les parents québécois ont moins recours à des mesures punitives que leurs homologues italiens et français lorsque les règles familiales ne sont pas respectées. Plus individualiste, la société québécoise favoriserait l'autonomie des jeunes. « Ici, une mère dont la fille arrive à la maison à 2 h du matin sans avertissement va s'asseoir avec elle et tenter de comprendre.

En Italie, elle utilisera des modes de sanction plus punitifs, comme la gifle, » dit le chercheur, qui collabore avec des professeurs d'Italie et de France pour les fins de son étude.

Les garçons et les filles du Québec semblent d'ailleurs profiter d'un traitement égalitaire. Dans un article publié en août dernier dans le *Journal of Adolescence*, le professeur mentionne que les parents italiens et français apparaissent, quant à eux, moins tolérants à l'égard de leur adolescente.

Trait commun à l'ensemble des pays: les mères sont plus présentes auprès de leurs enfants. Comme elles contrôlent également les résultats scolaires, ce n'est pas sans créer des conflits avec leur progéniture, note Michel Claes. N'empêche, ces femmes jouent un rôle prépondérant dans la vie affective de leurs jeunes. À ce chapitre, c'est l'Italienne qui demeure la plus affectueuse et la plus communicative. « Mais la Québécoise suit de près », précise le chercheur. Le père italien se démarque lui aussi par son caractère chaleureux et ouvert. Il a avec ses enfants des conversations plus intimes que les autres pères.

# Nomades de l'espoir

Nourcia, 3 ans, nomade du Kirghizstan.

PAR LAURA-JULIE PERREAULT

Le démantèlement de l'ex-URSS a eu des effets désastreux sur la population des anciennes républiques soviétiques, particulièrement dans les zones les plus reculées de cet empire. Pour joindre les deux bouts, les femmes nomades de l'Asie centrale ont dû repenser leur monde. La *Gazette des femmes* a grimpé dans les montagnes du Kirghizstan et du Tadjikistan pour voir quel rôle elles y jouent.

L'ascension est prometteuse. Le dernier village est déjà loin derrière. Après quatre tentatives de réparation de la Lada Jigouli qui devait nous aider à gravir les 15 kilomètres nous séparant de notre destination, nous avons abandonné la route des motorisés pour emprunter celle des fiers chevaux.

Pas de meilleur moyen pour entrer dans le monde des nomades du Kirghizstan, un des plus petits pays nés du démantèlement de l'Union soviétique en 1991.

Couverte à plus de 90% de montagnes, la région est un paradis de pics enneigés, de lacs bleu marine et de légendes aussi vieilles que le roc des sommets.

Ma superbe et entêtée monture porte le nom d'une héroïne légendaire du Kirghizstan, Kyz Saikal, habile nomade, diplomate et politicienne de la légende de Manas, la version kirghize de *L'Odyssée* d'Homère. À coups de sabots, ma jument grimpe tranquillement, mais sûrement, la pente abrupte sous le regard attentionné de notre guide, Ajar.

Berger de 23 ans, ce dernier nous guide vers l'habitation saisonnière de sa famille nomade, la traditionnelle yourte. Le nomadisme a été le principal mode de vie des Kirghiz pendant plus de 2 500 ans. L'annexion de l'Asie centrale à l'empire russe, au 19<sup>e</sup> siècle, a percé la première brèche dans cette tradition millénaire, répandue aussi au Tadjikistan et au Kazakhstan, deux pays voisins. En 1920, en imposant la collectivisation des terres dans toute la nouvelle Union soviétique, Joseph Staline n'a pas épargné les quelque 40 000 nomades du Kirghizstan. Il a saisi leurs troupeaux et les a obligés à travailler dans des fermes collectives, les kolkhozes.

Comme des milliers d'autres Kirghiz, les membres de la famille d'Ajar ont repris le chemin de leurs ancêtres depuis une décennie, renouant ainsi avec les rites et les méthodes d'antan. Bon an, mal an, ils vident leur logis hivernal du village de Kochkor pour grimper vers le *jailoo* (pâturage), à la fin mai, avec un troupeau composé de moutons, de chèvres et



**Cette Kirghize de Kochkor tient fièrement sa fillette dans ses bras. Dans les familles nomades, les mères sont responsables d'élever les enfants, mais les pères prennent aussi part à l'éducation des filles et des garçons.**

de quelques vaches. Ils reviendront dans la vallée avec les animaux engraisés au début du gel seulement. D'ici là, leurs quelque 250 bêtes les tiendront occupés du lever du soleil à sa tombée.

Rien à voir avec les étés d'antan, alors que des centaines de milliers de bêtes appartenant à l'État soviétique gravis-saient les montagnes en même temps, sous le regard des bergers et bergères des fermes collectives qui recevaient un salaire stable en échange de leur travail. Au Kirghizstan seulement, plus de 11 millions de bestiaux composaient le cheptel soviétique. Il en reste à peine 3,5 millions aujourd'hui.

« Le bétail des kolkhozes a été redistribué à la va-vite au Kirghizstan en 1992 et 1993, avec les encouragements des États-Unis. Aucun plan de développement efficace n'a accompagné la distribution des animaux, et les gens qui ont perdu leur emploi les ont mangés pour survivre », se désole Ernst Gabathuler. Professeur à l'Université de Berne, il est à la tête du Partenariat des montagnes d'Asie centrale, organisme de recherche sur le développement créé pendant l'Année internationale des montagnes, décrétée par l'ONU en 2002.

La famille d'Ajar n'a pas échappé à cette règle. En 1993, elle s'est retrouvée avec un familial troupeau d'une vingtaine de

bêtes. « Aujourd'hui, raconte-t-il en fouettant sa monture, il faut se battre pour mettre quelque chose sur la table. C'est chacun pour soi. »

Nous quittons la vallée, où il fait près de 20 °C, pour entreprendre une longue ascension. Tous les 100 mètres, la température dégringole. Après cinq heures d'équitation et 2 000 mètres plus haut, nous grelotons. Heureusement, la fumée qui s'élève d'une yourte blanche annonce la fin de notre expédition. Sous ce petit cône évasé, fait de feutre naturel et

de bois de cerisier, Ajar vit avec son frère, Orol, 23 ans, la femme de celui-ci, Koubat, 21 ans, et sa nièce, Nourcia, 3 ans.

#### L'ANTRE DE KOUBAT

Une fillette vêtue d'une salopette en jean se lance à notre rencontre. Son père, coiffé du chapeau des nomades kirghiz, la suit juste derrière. Mais Nourcia, du haut de ses 3 ans, a déjà la situation en main. La petite saisit les cordes des chevaux avant même que son père n'ait eu le temps de s'approcher. Elle sourit en nous regardant descendre maladroitement de nos montures. Sa jeune maman, Koubat, qui vient tout juste de nous rejoindre, la couve d'un regard approuvateur et nous invite à entrer dans son univers, la yourte.

En pénétrant dans l'habitation blanche, héritée des Mongols, nous quittons l'univers montagnoux et aride des bergers pour entrer dans le cocon chaleureux des

nomades au féminin. Maîtresses incontestées des lieux, les Kirghizes passent la plus grande partie de la journée dans la yourte ou aux alentours; elles ne s'aventurent sur les pâturages qu'à l'occasion.

La tente circulaire est décorée de couvertures multicolores et de *shirdaks* – des tapis traditionnels en feutre naturel – empilés sur un coffre tout aussi coloré. Ces ornements constituent autant la signature que la dot de l'épouse, qui les confectionne pendant son adolescence avec l'aide de ses aînées. Ils donnent le ton à la vie en montagne, ponctuée de longues journées de travail, mais aussi de grands soirs de détente, près du four.

« Comme Nourcia, j'avais 3 ans quand je suis venue la première fois dans la montagne avec mes parents. » C'est ici, à plus de 2 500 mètres d'altitude, que Koubat a grandi. « J'aime la vie au sommet. L'été, lorsque toutes les familles montent sur le *jailoo*, nous nous visitons, nous tuons un agneau, nous fêtons », raconte-t-elle, dans un russe approximatif. Le kirghiz, d'origine turque, est sa langue maternelle. Ses joues rouges en permanence trahissent les longues journées de labeur à la merci du soleil et du vent.

À l'époque des fermes collectives, la vie était un peu plus facile, concède-t-elle. L'État soviétique avait établi une infirmerie, une école et même un cinéma près du lac Song-Koul où des dizaines et des dizaines de familles plantaient leur yourte. Le *jailoo* devenait un petit village suspendu entre le ciel bleu et immense du Kirghizstan et la terre inhospitalière de la vallée.

## Kirghizstan

**Situé au sud de l'ex-Union soviétique et partageant une longue frontière avec la Chine, le Kirghizstan est le plus démocratique des pays de l'Asie centrale. Toutefois, le gouvernement a récemment été tenu responsable de la répression grandissante de son opposition.**

**CAPITALE:** Bichkek

**POPULATION:** 4,9 millions

**ÂGE MOYEN:** 22 ans

**LANGUES OFFICIELLES:**

**le kirghiz, une langue turque, et le russe**

**RELIGION:** islam sunnite

**ÉCONOMIE:** basée sur l'élevage de bétail, la laine, le coton et les mines d'or et d'uranium

**PNB PAR HABITANT:** 2 800 \$ US par année

**PAUVRETÉ:** 55 % de la population vit sous le seuil de la pauvreté, un pourcentage qui atteint 70 % dans les montagnes

**INDICE DE FÉCONDITÉ:** 2,64 enfants par femme en âge de procréer

Source: L'état du monde 2004 et le CIA Factbook



**Les femmes d'âge mûr tiennent un rôle central dans la transmission des savoirs ancestraux. Mayram Omurzakova (au centre), véritable matriarche d'une petite ville où habitent les nomades d'hiver, gère une coopérative d'écotourisme et une autre d'artisanat.**



Même si les libertés individuelles n'existaient pas, Koubat regrette un peu la période de stabilité des fermes collectives dans lesquelles le gouvernement central prenait en charge beaucoup de tracas du quotidien. Elle ajoute cependant que la nostalgie ne sert à rien. Quand leur univers s'est effondré au début des années 1990, ils ont dû faire un choix.

Comme d'autres, ils auraient pu prendre la route de la ville et trouver, peut-être, un boulot mal payé. Le salaire moyen n'atteint pas 10 \$US par mois au Kirghizstan, et le taux de chômage en milieu rural frôle 70%. Son mari aurait pu sombrer dans l'alcoolisme, le désespoir, comme une bonne partie de la population masculine du village de Kochkor, qui a rapidement hérité d'une vilaine réputation de capitale de voyous auprès des citadins du Kirghizstan.

#### LA ROUTE DES ANCÊTRES

La petite famille a choisi le chemin de la continuation. Faire manger les animaux au gré des saisons est la seule vraie chance de survie dans les montagnes kirghizes, croit-elle fermement. Ce projet commun a scellé leur union.

Au début, le jeune couple ne disposait que d'une vingtaine de bêtes, maigre héritage de la privatisation postsoviétique. Une décennie plus tard, il en a près de 75. Des villageois lui ont aussi confié leur horde pour un maigre salaire de 20 \$US pour tout l'été. Orol se rappelle en riant que son père recevait, outre des rations alimentaires, plus de 100 roubles (150 \$US) par mois à l'époque de l'Union soviétique.

Au cœur de cette vie frugale, le rôle de la femme est capital. Elle doit garder tout le monde au chaud en préparant le combustible animal, gérer les revenus de la famille, établir la liste des choses à acheter au village et nourrir tout le monde en faisant pousser pommes de terre et carottes dans le petit lopin qu'elle laboure près de la yourte. Une fois par mois, la famille sacrifie un agneau. Le reste du temps,

nouilles, légumes et poisson pêché dans la petite rivière qui fend la montagne doivent suffire. Lorsqu'elle trouve le temps, Koubat, habile cavalière, va rejoindre les hommes sur le pâturage.

Selon l'archéologue et anthropologue californienne Jeannine Davis Kimball, directrice du Centre américain-eurasien pour l'étude des nomades, si les rôles des sexes en montagne sont clairement tranchés, la place des hommes n'est pas considérée comme supérieure à celle des femmes pour autant. « Les unités nomades sont petites et autosuffisantes. Puisque les femmes jouent un rôle vital en s'assurant que tout le monde a un toit, de la nourriture et des vêtements, elles ne sont pas marginalisées comme dans bien d'autres couches de la société en Asie centrale. Elles participent à toutes les décisions de la cellule familiale. Les nomades d'ici ont adopté l'islam au 11<sup>e</sup> siècle, mais jamais la polygamie, comme c'est le cas dans les villes », explique l'auteure de *Warrior Women* (Femmes guerrières), une étude sur les femmes nomades de la préhistoire à nos jours.

Un élément de l'organisation sociale des yourtes l'a surprise. Les enfants nomades des deux sexes sont élevés de la même manière. « Garçons et filles apprennent à rassembler le troupeau, à fabriquer le feutre naturel et à monter à cheval; ils aident aussi leur mère dans la cuisine. Et, même si celle-ci est chargée d'élever les enfants, le père joue un rôle très actif. Lorsqu'elle est occupée à autre chose, il n'a en effet aucun problème à prendre soin des bébés », a-t-elle remarqué au

cours d'un séjour de six mois parmi les nomades.

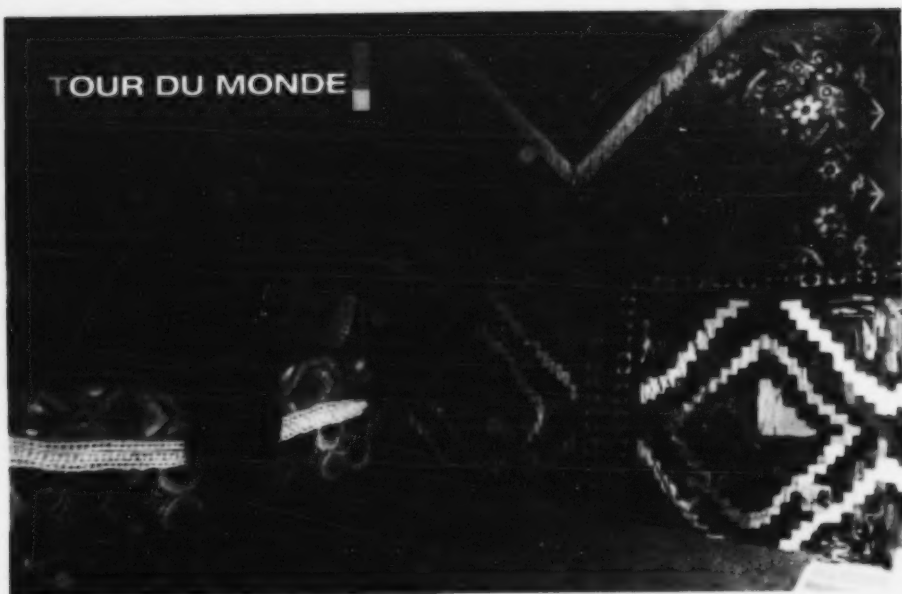
Petite bergère haute comme trois pommes, Nourcia est la preuve vivante de l'apprentissage à un rythme accéléré dans cette école des montagnes. Son frère, d'un an son aîné mais trop frêle, est demeuré au village chez ses grands-parents; elle doit donc compenser en mettant les bouchées doubles.

#### SURVIE AU FÉMININ

Bien que les familles de nomades, comme celle que forment Orol et Koubat, s'en sortent relativement bien l'été, la situation se corse quand vient l'hiver. Les surplus accumulés pendant la belle saison ne suffisent plus à subvenir aux besoins de tous. Or, au village, il n'y a pas de travail.

Aidées par un organisme de développement rural, les femmes de Kochkor ont attaqué le problème de front. L'hiver, elles utilisent le feutre naturel, fabriqué à partir de la laine récupérée pendant l'été, pour confectionner des *shirdaks* multicolores qu'elles vendent quelques fois l'an aux étrangers et aux Kirghiz fortunés qui habitent la capitale, Bichkek.

Altyn-Kol, la coopérative gérée par une femme du village de Kochkor, Mayram Omurzakova, se bâtit d'année en année une réputation enviable. « La coopérative ne sert pas seulement à amasser de l'argent pour manger, c'est aussi un réseau d'entraide, un lieu d'échange pour les femmes. Les plus vieilles transmettent leur savoir-faire artisanal à leurs cadettes. Elles leur apprennent notamment à



colorer la laine en utilisant des plantes. Les jeunes, elles, arrivent avec des idées nouvelles pour adapter l'artisanat traditionnel à la vie d'aujourd'hui. Elles fabriquent même des étuis d'ordinateur en *shirdak* !», raconte la présidente de la coopérative, qui compte aujourd'hui des centaines de membres. « La vie est chère, et les revenus accumulés par la vente des produits artisanaux peuvent faire toute la différence », ajoute Mayram Omurzakova.

Véritable matriarche de Kochkor, cette entrepreneure a aussi créé une compagnie d'écotourisme, Vie de bergers, qui permet aux étrangers de se familiariser avec le mode de vie des nomades. En moins de trois jours, les frais payés par les voyageurs font doubler le salaire annuel des familles qui les accueillent. Malheureusement, le Kirghizstan est loin d'être la plus connue des destinations.

**Maria Mavilavnova, une vétérinaire de Mourghab, village tadjik situé à plus de 4 200 mètres d'altitude, coud depuis son jeune âge. Aujourd'hui, son artisanat lui permet de payer les médicaments pour sa fille malade.**

#### LE YAK HOUSE

Au Tadjikistan, la république voisine du Kirghizstan, les habitantes des hautes montagnes du Gorno-Badakhchan, un lieu beaucoup plus isolé que la vallée de Kochkor, ont elles aussi remis au goût du jour les techniques artisanales ancestrales. À temps perdu – chose rare, puisque les femmes de cette région ont souvent jusqu'à six enfants –, elles tissent des tapis en poil de yak, cousent des banderoles décoratives, baptisées *souzannahs*, et inventent mille et un petits objets susceptibles d'intéresser la clientèle urbaine.

Derrière ce projet : Nathalie Magnard-Longy, représentante de l'Agence d'aide à la coopération technique et au développement. Après avoir aidé des femmes africaines à créer des coopératives d'artisanat, cette Française a transporté son savoir dans les hautes montagnes du Tadjikistan pour créer le Yak House, une coopérative qui permet aux femmes de vendre directement leurs créations dans les villes du Kirghizstan, du Tadjikistan et bientôt, l'espère-t-elle, en France. Et pourquoi pas ici, au Canada ?

La coopérative remporte un succès fou auprès des femmes de Mourghab, village planté au milieu du paysage lunaire des hauts plateaux du Gorno-Badakhchan. À 4 200 mètres d'altitude et à plus de deux jours de route cahoteuse d'un centre urbain, la petite communauté de Kirghiz et de Pamiris, groupe ethnique appartenant à la secte musulmane des Ismaélites, se bat contre la pauvreté. L'approvisionnement soviétique d'antan n'est plus ; ici aussi, les habitants du village ont mangé une grande partie du bétail qui leur avait été attribué. Pour le moment, l'aide humanitaire fournie par la Fondation de l'Aga Khan, chef spirituel des Pamiris et homme d'affaires suisse multimilliardaire, demeure indispensable.

Créé il y a moins de trois ans, le Yak House est devenu une issue de secours incomparable pour les femmes de Mourghab. Maria Mavilavnova, vétérinaire de formation, a les larmes aux yeux quand elle raconte l'impact qu'a eu sur sa vie la modeste coopérative. Sa fille de 8 ans a de lourds problèmes de santé,



- 25,4 % des familles monoparentales vivent sous le seuil de la pauvreté
- 23,4 % des femmes vivant seules ont un faible revenu
- Les femmes travaillant à temps plein ne gagnent, en moyenne, que 71,6 % du salaire des hommes

**L'autonomie financière  
des femmes,  
encore un enjeu  
d'actualité**



et les quelques dollars qu'amasse Maria, grâce à sa dextérité, suffisent à peine à couvrir le coût des médicaments. Le jour de notre rencontre, elle tissait une *sou-zannah* couverte de petits cœurs qui sera mise en évidence dans un hôtel européen appartenant à l'Aga Khan.

« Comme le bétail a presque disparu, les emplois sont rares et mal payés (moins de 5 \$US par mois). Alors je travaille le jour comme vétérinaire et, le soir, je couds selon nos méthodes traditionnelles tant que mes yeux et mes mains tiennent », confie-t-elle, consciente que l'épuisement la menace.

Malgré tout, elle refuse de céder au découragement. « Oui, à l'époque soviétique, nous avions un peu de sécurité, des emplois assurés, des études payées. Mais nous étions en train de perdre certaines de nos traditions, dont l'artisanat, que les Russes considéraient comme rétrogrades, ainsi que notre sens de l'hospitalité. Maintenant, nous sommes prêts à accueillir des gens de partout. En vendant notre art dans les villes, nous leur montrons de quoi nous sommes capables, même en montagne. »

Pour l'instant, les efforts de commercialisation sont embryonnaires, et l'artisanat des femmes des montagnes reste un travail marginal. Cependant, les choses pourraient bientôt prendre un autre tournant. L'an dernier, la Fondation de l'Aga Khan a posé les fondements de l'Université de l'Asie centrale, qui sera divisée en trois campus : tadjik, kirghiz et kazakh. On y enseignera l'administration et l'entrepreneuriat à la génération montante qui vit dans les montagnes. Les espoirs sont tournés vers cette université qui pourrait devenir un véritable incubateur d'idées nouvelles, adaptées à la vie à plus de 2 000 mètres d'altitude. Jeunes femmes et jeunes hommes auront donc la chance, comme leurs parents élevés sous l'ère communiste, d'accéder à des études supérieures. Initiés à de nouveaux savoirs, ils pourraient établir un pont entre les projets locaux, comme le Yak House, et le monde extérieur, croit Najam Abbas, administrateur au Tadjikistan de l'université naissante.

Cholpon Nixazova, responsable des communications de la Maison des montagnes de Bichkek (capitale du Kirghizstan), centre d'information créé dans le cadre de l'Année

internationale des montagnes, fonde beaucoup d'espoir dans ce projet. Elle s'intéresse au phénomène de la réappropriation par les femmes de l'économie des hautes montagnes. « Dans les familles qui n'ont pas choisi le nomadisme comme mode de survie, les femmes sont maintenant au cœur de l'économie familiale. Dans les villages des montagnes, elles soutiennent beaucoup le commerce au détail dans les marchés. Leur initiative crée parfois des tensions avec les hommes qui ont travaillé fort pendant l'époque soviétique et qui se sentent souvent inutiles maintenant. Dans certains cas, cela a mené à la violence ou au divorce, mais



Une adolescente de Mourghab apprend à tisser un tapis de poil de yak dans la maison de sa voisine.

À son avis, la survie demeure le principal but de l'économie féminine postsoviétique pour l'instant, mais les

## Tadjikistan

Situé au sud de l'ex-Union soviétique, le Tadjikistan est le voisin immédiat de l'Afghanistan et de la Chine. Ce pays abrite les plus hautes montagnes de l'ex-URSS. Une guerre civile a fait rage pendant cinq ans après la chute de l'empire soviétique, tuant des centaines de milliers de personnes.

**CAPITALE :** Douchanbe

**POPULATION :** 6,9 millions

**ÂGE MOYEN :** 19,3 ans

**LANGUES OFFICIELLES :** le tadjik et le russe, mais l'ouzbek et le kirghiz, deux langues turques, sont aussi parlées par des minorités

**RELIGION :** islam sunnite

**ÉCONOMIE :** basée sur l'agriculture dans le nord, et sur l'élevage de bétail et l'exploitation de mines de

Source : L'état du monde 2004 et le CIA Factbook

**pierres précieuses dans les montagnes du Pamir**

**PNB PAR HABITANT :** 1 250 \$US, le plus bas de l'ex-URSS

**PAUVRETÉ :** 60% de la population vit sous le seuil de la pauvreté, un pourcentage qui grimpe à 90% dans les montagnes

**INDICE DE FÉCONDITÉ :** 3,06 enfants par femme en âge de procréer

le Kirghizstan n'a jamais été un endroit très patriarcal ou très musulman. »

« En général, les femmes se sont adaptées beaucoup plus facilement aux changements causés par la tombée de l'Union soviétique que les hommes, plus nombreux à avoir sombré dans la dépression et l'alcoolisme. En ce qui me concerne, je suis retournée à l'université pour étudier en gestion et en sociologie et j'ai commencé une carrière. Mon mari, lui, attend encore de se faire offrir un emploi sur un plateau d'argent », sourit la Kirghize, qui est au milieu de la trentaine.

initiatives d'aujourd'hui serviront de base à l'économie et à la société de demain. Les femmes, ajoute-t-elle, seront au cœur des changements à venir dans cette région.

Cholpon Nixazova ne déplore qu'une chose : que le rôle crucial des femmes des montagnes ne se reflète pas encore dans les instances gouvernementales des pays d'Asie centrale, la plupart aux prises avec des régimes autoritaires. « C'est la prochaine montagne que nous aurons à escalader. Nous en avons l'habitude », conclut la jeune femme. ■

# FRIC ET FÉMINISME LE FOSSÉ

Argent tabou, argent sale, argent symbole du pouvoir des hommes :

la richesse est-elle inconciliable avec le mouvement féministe ?

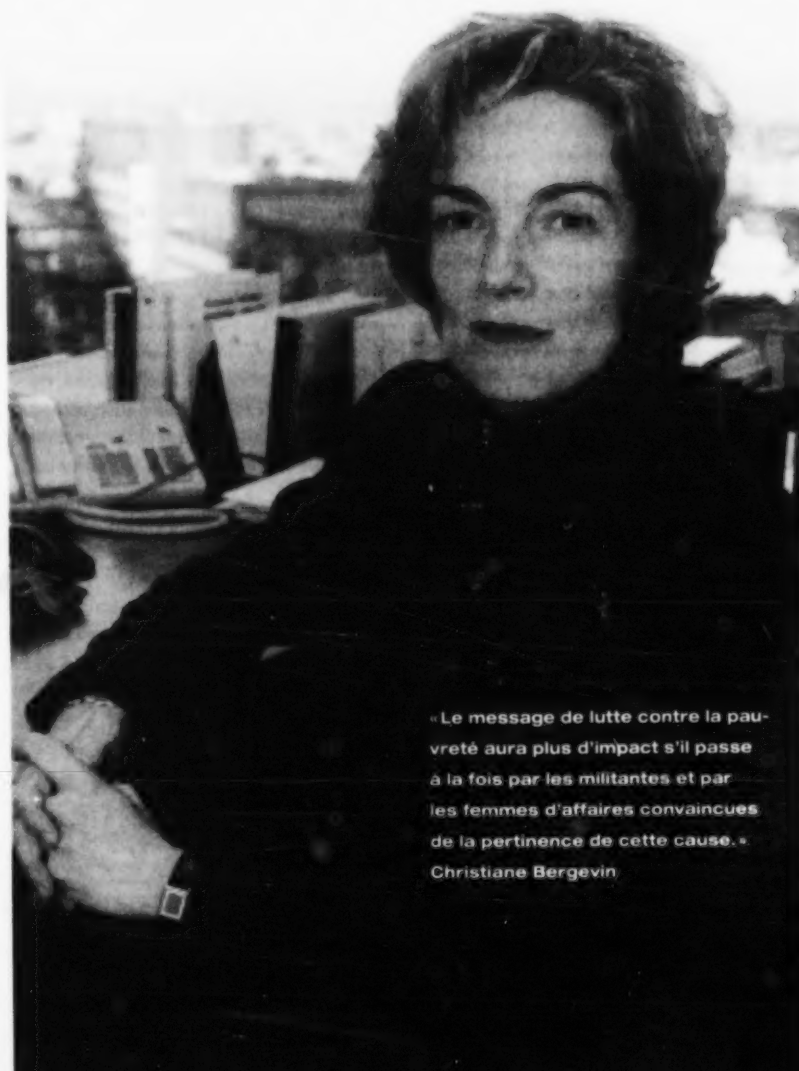
Entre les femmes qui ont conquis le monde de la finance et les militantes qui défendent les plus démunies, le fossé semble souvent infranchissable.

PAR SOPHIE MALAVOY

Les unes militent pour une société plus juste, pour une meilleure répartition de la richesse, pour le microcrédit. Les autres occupent des postes de gestion dans de grosses compagnies ou dirigent leur propre entreprise. Mais les unes et les autres ne se parlent pas ou très peu. De loin, on dirait même qu'un gouffre sépare les activistes du mouvement féministe des femmes d'affaires. Cela, Andrée Corriveau, pdg du Centre financier de Montréal, ne se l'explique pas. « Une femme qui porte des bijoux en or cesse-t-elle d'être féministe ? »

La question se pose, car bien que les femmes demeurent dans l'ensemble plus pauvres que les hommes, un nombre grandissant d'entre elles accèdent à une certaine aisance. Le tiers des entreprises du Québec sont maintenant dirigées par des femmes et cette proportion ne cesse de croître. Elles se hissent aussi dans les sphères de la haute finance. S'agit-il de glorieuses percées en zone masculine ou de trahison de la cause féminine ?

Quand on demande à des féministes qui elles admirent, elles citent le plus souvent Françoise David, Vivian Labrie, Madeleine Parent, Léa Roback... Bref, des militantes qui se distinguent toutes par leur engagement remarquable dans des causes sociales et, en particulier, par leur lutte contre la pauvreté de leurs concitoyennes. Aucune entrepreneure, aucune gestionnaire de haut niveau. Or,



« Le message de lutte contre la pauvreté aura plus d'impact s'il passe à la fois par les militantes et par les femmes d'affaires convaincues de la pertinence de cette cause. »

Christiane Bergevin



un des buts du féminisme consistait bel et bien à permettre aux femmes d'accéder aux mêmes lieux de pouvoir que les hommes.

Comment se fait-il que nous sommes toutes et tous capables d'énumérer sans problème plusieurs fortunes masculines ou des hauts gestionnaires qui connaissent du succès, alors que personne, ou presque, ne parle de Belinda Stronach, pdg du groupe Magna, que le magazine *Fortune* liste parmi les femmes les plus riches de la planète, et qui est à la tête d'une des plus importantes entreprises mondiales de systèmes et de pièces d'automobiles? Ou alors de la Montréalaise Lili de Grandpré, vice-présidente de Mercer Management Consulting, lauréate dans la catégorie affaires au gala Femmes de mérite 2003 du Y des Femmes de Montréal.

Parions que peu d'entre vous connaissez ces deux noms. Est-ce uniquement une question de nombre ou y a-t-il malaise à l'horizon?

#### PEU D'ÉLUES

«C'est correct de faire de l'argent, affirme sans hésiter Nicole Beaudoin, présidente du Réseau des femmes d'affaires du Québec. Et il faut se réjouir que celles qui suivent ma génération soient aujourd'hui plus riches. Nous avons beaucoup travaillé pour devenir indépendantes financièrement et pour occuper des postes importants.» À son avis, l'argent n'est clairement pas un but en soi, mais le moyen de pouvoir décider de sa propre vie, d'être libre en quelque sorte.

Cette vision s'éloigne de celle, plus masculine, de l'argent-pouvoir, sans faire pour autant l'unanimité. Loin de là! Beaucoup de femmes ne se retrouvent pas dans celles qui se sont taillé une place dans un système qu'elles contestent. «Que nous soyons représentées dans les hautes sphères de la finance ne change rien au fait que le système économique actuel exploite à tour de bras la population féminine», dit Josée Belleau, consultante auprès de groupes de femmes. «Moi, ça ne m'intéresse pas d'être listée dans *Fortune*», lance Lorraine Guay, attachée de recherche en santé mentale et militante féministe.

La réussite de certaines dans un système économique contestable n'apporte aucune lueur d'espoir pour ces militantes. «La véritable lueur d'espoir, je la vois surtout dans la remise en question de la notion même de richesse», ajoute Vivian Labrie, présidente du Collectif pour un Québec sans pauvreté. En d'autres mots, les femmes, dont une grande partie des activités – notamment domestiques – ne sont pas comptabilisées dans le PIB, savent que tout ne se chiffre pas en dollars. Mettre des enfants au monde, soutenir ses proches, échanger des services, voilà autant d'actions non monnayables qui constituent une forme de richesse. Le mérite du mouvement féministe est d'avoir su reconnaître la valeur de ces gestes gratuits. «Ce n'est pas la performance de quelques-unes qui compte, mais l'amélioration des conditions de vie de tous et de toutes», précise-t-elle.

«Bien sûr qu'on peut se sortir de la pauvreté, poursuit Vivian Labrie, mais les histoires de succès sont des illusions.

## Une question de priorité?

Une étude américaine réalisée par la Simmons School of Management auprès de 4 292 jeunes du secondaire démontre que 75 % des garçons – comparativement à 56 % des filles – choisissent l'obtention d'un bon salaire comme l'élément le plus important dans leur choix de carrière. Les filles, elles, accordent plus d'importance à la possibilité de pouvoir aider autrui dans leur futur emploi (73 % contre 55 %). L'image de la femme altruiste plus intéressée à faire le bien que de l'argent persiste même chez les plus jeunes. Moins de 10 % des filles ont d'ailleurs signifié leur intention de faire carrière dans le monde des affaires. Les auteures, Deborah Marlino et Fiona Wilson, ont été surprises de constater que celles-ci ne voient pas ce choix comme un moyen d'apporter leur contribution à la société et de changer des choses. À leur avis, les adolescentes manqueraient de modèles dans ces secteurs.

Teen girls on business : are they being empowered?  
www.simmons.edu/gsm/



«Bien sûr qu'on peut se sortir de la pauvreté, mais les histoires de succès sont des illusions. Combien y a-t-il de perdantes pour une gagnante?»  
Vivian Labrie

Combien y a-t-il de perdantes pour une gagnante?» Les inégalités sociales ont énormément augmenté ces dernières années, et selon elle, il ne suffit pas que les citoyennes aient accès à des leviers économiques pour que la situation change. Ce n'est pas parce qu'une femme devient chef d'entreprise qu'elle va se battre pour l'équité salariale! Alors, soit on entre dans le système, soit on le combat. Point final.

#### ÇA CHANGE PAS LE MONDE, SAUF QUE...

Andrée Corriveau et Nicole Beaudoin, elles, se demandent s'il ne faudrait pas moderniser le discours féministe. «Il faut l'inverser, affirme Nicole Beaudoin. À mettre uniquement l'accent sur les pauvres, il devient victimisant.» Selon elle, il vaudrait mieux se mobiliser en montrant des modèles de femmes fortes qui réussissent.

«La jeune génération veut faire bouger les choses de l'intérieur, croit Dominique Anglade, économiste principale chez Nortel Networks et ex-présidente de la jeune Chambre de commerce de Montréal. Les femmes en entreprise apportent une dimension humaine intéressante et celles qui le veulent ont le pouvoir

# POUR NOËL, OFFREZ UN MAGAZINE UNIQUE !

Avec la *Gazette des femmes*,  
vous avancez  
à grands pas...

Abonnez-vous  
ou offrez un  
abonnement-cadeau  
pour 1<sup>er</sup> du numéro  
3 ans - 18 numéros  
pour 18 \$ taxes incluses  
et recevez la  
**PRIME**  
le guide  
*Femmes et Famille*.  
(Quantité limitée)



Tout sur la  
condition  
des femmes  
d'ici et d'ailleurs.

Conseil du statut  
de la femme

Québec

Je m'abonne ☐ Je me réabonne ☐

☐ **18 \$ TAXES INCLUSES** Abonnement pour 3 ans — 18 numéros + **PRIME**  
☐ *Femmes et Famille* (Une valeur de 72 \$ en kiosque)

☐ **10 \$ TAXES INCLUSES** Abonnement pour 1 an — 6 numéros **SANS PRIME**  
(Une valeur de 24 \$ en kiosque)

Je suis abonnée et je désire seulement acheter le guide ☐

☐ *Femmes et Famille* / 7 \$ Taxes et frais d'envoi inclus (Habituellement 11,95 \$ + taxes)

NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_  
ORGANISME \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_ APP. \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ PROVINCE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_ COURRIEL \_\_\_\_\_

Abonnez-vous

Par Internet [www.abonnement.qc.ca](http://www.abonnement.qc.ca)

Par Téléphone (514) 875-4444

ou 1 800 867-4444

Par Télécopieur (514) 523-4444

ou retournez ce coupon avec votre paiement À L'ORDRE DE LA GAZETTE DES FEMMES  
à l'adresse suivante : La *Gazette des femmes*, 525, rue Louis-Pasteur,  
Boucherville (Québec) J4B 8E7

J'offre un abonnement-cadeau ☐

La prime est offerte au Québec seulement.

A  
NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_  
ORGANISME \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_ APP. \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ PROVINCE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_ COURRIEL \_\_\_\_\_

DE  
NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_  
ORGANISME \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_ APP. \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ PROVINCE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_ COURRIEL \_\_\_\_\_

Chèque ☐ Master Card ☐ Visa ☐  
N° \_\_\_\_\_  
Exp. : \_\_\_\_\_ Sexe : F ☐ M ☐  
Signature : \_\_\_\_\_

Numéro de TPS : R-107442428 Numéro de TVQ : 1008174209. Cette offre prend fin le 30 avril 2004.  
Prévoyez de 4 à 12 semaines pour l'entrée en vigueur de votre abonnement.

de faire changer les mentalités pour obtenir une société plus équitable.» D'après elle, la nécessité de concilier travail et famille, par exemple, apporte déjà des changements, notamment en ce qui concerne les congés de maternité. À son avis, les femmes seraient probablement plus ouvertes que les hommes à la notion de responsabilité sociale des entreprises, ce qui n'empêche pas beaucoup d'entre eux de l'être également. Elle ajoute qu'on serait surpris de voir le nombre de personnes dans le monde des affaires qui s'engagent dans des causes sociales.

Ainsi, Christiane Bergevin, présidente de SNC-Lavalin Capital, siège au conseil d'administration du Centre des femmes de Montréal, un organisme qui vient en aide aux immigrantes démunies et aux femmes à la recherche d'un emploi. Le Centre tire profit de ses compétences de gestionnaire, entre autres au moment de la campagne de financement. Selon elle, il est plus facile de se démarquer des autres demandeurs et d'éveiller le mécénat des entreprises quand on a ses entrées dans le milieu. «Il faut certes des Françoise David, mais également des femmes d'affaires, pense-t-elle. Plus il y en aura, plus leur présence se répercutera, notamment sur le système communautaire. L'argent, ça peut changer les choses!»

Comme ses homologues interviewées, Christiane Bergevin insiste sur l'importance de créer des réseaux, d'instaurer le mentorat et de nommer plus de femmes aux conseils d'administration pour que les mentalités changent, dans les entreprises comme dans la société. Une question de masse critique, qui commence d'ailleurs à se constituer. Il reste néanmoins encore bien du chemin à parcourir. «Au Québec, seulement 33 % des établissements financiers engagent des femmes à des postes élevés, déplore Andrée Corriveau. Bien qu'on compte quelques vice-présidentes, rares sont celles qui deviennent présidentes.»

Si elles étaient plus nombreuses dans le monde de la finance, elles pourraient peut-être changer les choses. Que certaines femmes d'affaires se désintéressent des causes sociales signifie-t-il que l'action et le rayonnement de celles qui y croient sont inutiles? Bien sûr que non, affirment Christiane Bergevin et

**«Que nous soyons représentées dans les hautes sphères de la finance ne change rien au fait que le système économique actuel exploite à tour de bras la population féminine.»**

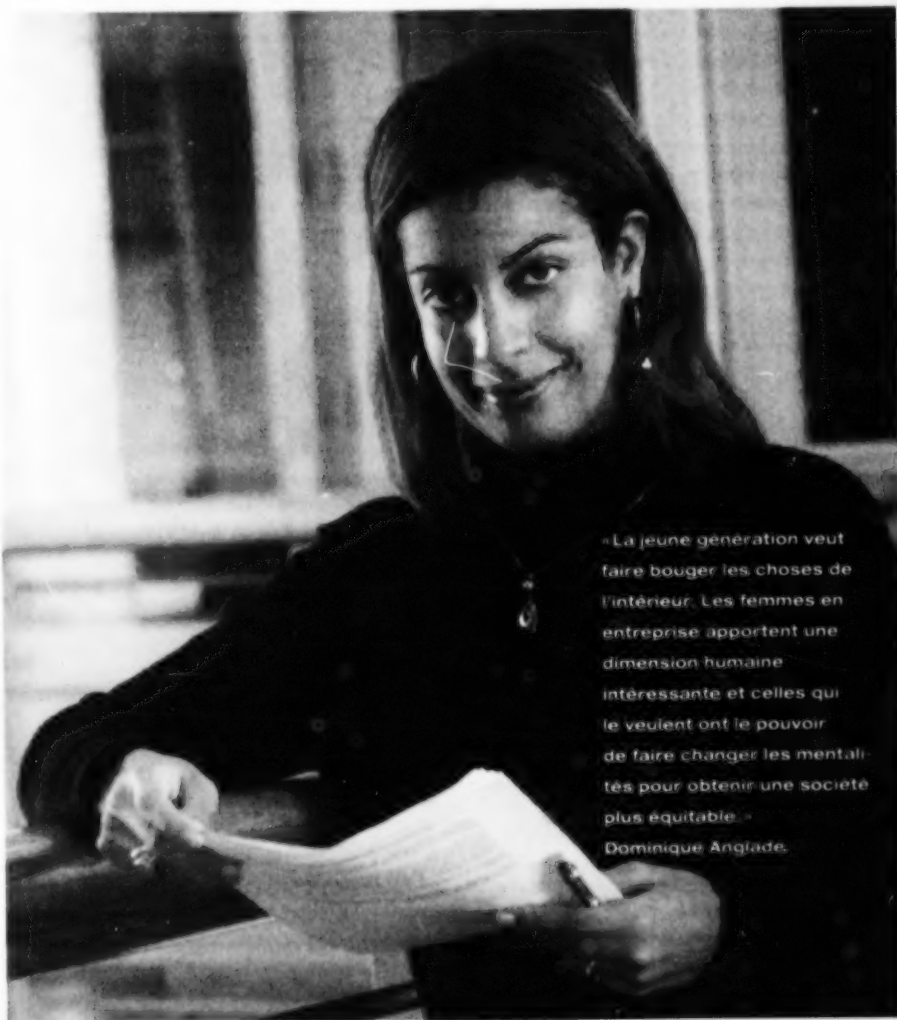
Josée Belleau

Dominique Anglade, qui s'empresse de citer en exemple l'ingénieure et femme d'affaires Michèle Thibodeau-DeGuire. Présidente de Centraide depuis 12 ans, elle tente de transformer de l'intérieur les mentalités en sensibilisant les grands patrons de ce monde aux problèmes sociaux. Un modèle inspirant.

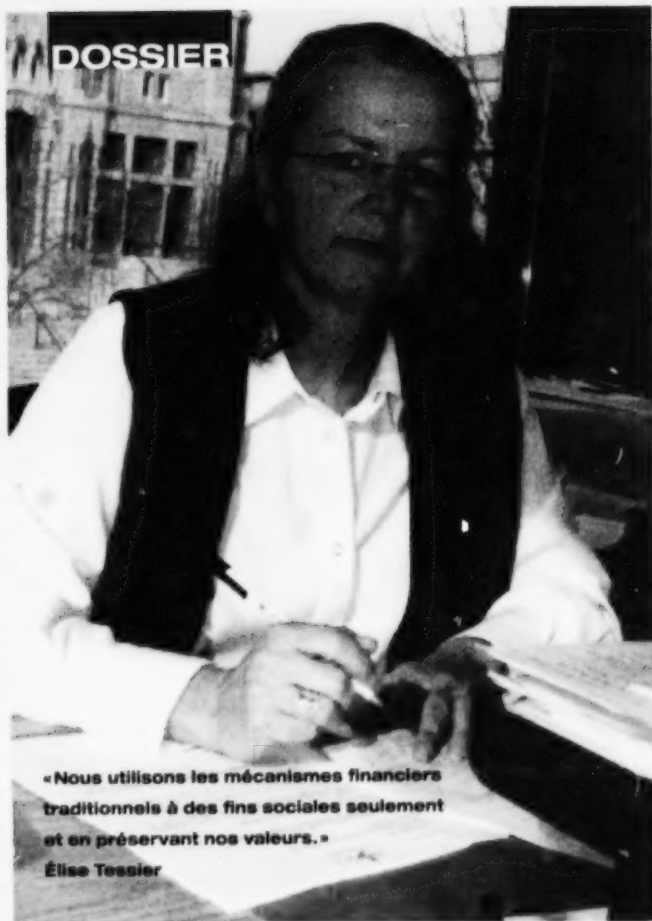
#### LA DÉCHIRURE

«Moi, je n'irai pas me battre aux côtés de celles qui luttent pour qu'il y ait une meilleure représentation des femmes dans les conseils d'administration», lance Josée Belleau, qui se qualifie elle-même d'«indécrottable utopiste». Il faut des femmes partout – dans la rue, dans les couloirs des grandes entreprises, dans les banques –, mais cela suppose qu'elles travaillent isolément. La stratégie des femmes d'affaires a son utilité, mais elle diffère de la sienne. L'argent, et surtout le cumul d'argent, n'a aucun intérêt à ses yeux. La chose doit servir à faire des échanges de biens et de services. Pour elle, la reconnaissance économique des femmes ne passe pas uniquement par la richesse. Elle préfère en effet le «produit intérieur doux» au produit intérieur brut et la rentabilité sociale à la rentabilité financière.

«Leur combat n'a rien à voir avec les revendications faites lors de la Marche des femmes, comme l'adoption d'une loi



«La jeune génération veut faire bouger les choses de l'intérieur. Les femmes en entreprise apportent une dimension humaine intéressante et celles qui le veulent ont le pouvoir de faire changer les mentalités pour obtenir une société plus équitable.»  
Dominique Anglade.



« Nous utilisons les mécanismes financiers traditionnels à des fins sociales seulement et en préservant nos valeurs. »

Elise Tessier

## Objectif : des conseils professionnels

Les conseils d'un spécialiste en placements peuvent s'avérer précieux si vous cherchez à mieux comprendre le cheminement qui vous permettra d'atteindre vos objectifs financiers. C'est pourquoi de nombreux investisseurs comptent sur les conseils d'un spécialiste en placements.

Un spécialiste en placements peut établir un plan financier qui repose sur votre profil d'investisseur et vous aider à choisir les fonds communs de placement qui vous permettront d'atteindre vos objectifs à long terme.

Pour en savoir plus, appelez-moi dès aujourd'hui.

Commandité en partie par



**Dominique De Rome**

Représentante Épargne Collective

**Services Financiers Partenaires Cartier**

418-628-5600, poste 3496 • Sans frais 1-800-663-9525

deromed@partenairescartier.ca

Veuillez lire le prospectus d'un fonds et consulter votre conseiller en placements avant d'investir. Les fonds communs de placement ne sont pas garantis; leur valeur est appelée à fluctuer fréquemment et leur rendement passé n'est pas une garantie des résultats à venir. Les investisseurs verseront des honoraires et des frais de gestion et pourraient payer des commissions ou des frais de maintien de même que réaliser un gain ou subir une perte.

contre la pauvreté ou l'annulation de la dette des pays du tiers-monde », renchérit Lorraine Guay. Le réseau des femmes d'affaires n'a pas soutenu cet événement, précise-t-elle. Son constat : le féminisme constitue un mouvement très pluriel, qui a été de tout temps traversé par des divergences dues, notamment, aux différences de classe sociale. C'est la déchirure, l'incompatibilité des luttes respectives. « Le mouvement des femmes ne peut être dissocié du combat contre toutes les inégalités », répète-t-elle.

L'argent : un seul mot, et les tranchées se creusent. Impossible de le nier, le thème n'est pas rassembleur comme celui de la violence faite aux femmes. Il mène rapidement à la confrontation.

### INVESTIR AUTREMENT

Pour Christiane Bergevin, il est grand temps d'avoir des leaders féminines qui adoptent des approches plus ouvertes. « Le problème des femmes réside dans le morcellement des interventions, déplore-t-elle. La confrontation, c'est bien, mais les vraies équipes gagnantes doivent avoir des ambassadrices dans tous les secteurs de l'activité humaine. » Cette ressortissante du monde de la haute finance n'hésite d'ailleurs pas à dire que les féministes pures et dures passent à côté de quelque chose. « Elles feront des progrès, mais moins vite, croit-elle. Le message de lutte contre la pauvreté aura plus d'impact s'il passe à la fois par les militantes et par les femmes d'affaires convaincues de la pertinence de cette cause. » Le stéréotype de la *businesswoman* qui ne pense qu'à elle est encore tenace.

Il serait toutefois faux de prétendre que le rapport qu'entretiennent les mouvements sociaux avec l'argent n'évolue pas. À preuve : la création, il y a un peu plus de cinq ans, du Réseau d'investissement social du Québec (RISQ). L'organisme fournit du capital de risque aux entreprises d'économie sociale, gérées par des femmes dans une proportion de 75 %. « Nous utilisons les mécanismes financiers traditionnels à des fins sociales seulement et en préservant nos valeurs », explique Elise Tessier, directrice générale du RISQ. Comme les entreprises d'économie sociale ont de la difficulté à obtenir le capital essentiel à leur démarrage, son équipe va chercher des dons dans les grandes compagnies pour les redistribuer sous forme de prêts à très faible taux d'intérêt. « Nous aidons ces petites entreprises à se structurer et à mettre en œuvre des projets rentables. » Selon elle, il faut apprendre à se dégager de la dépendance financière à l'égard de l'État, quoique ce dernier doit continuer de soutenir à 100 % certaines infrastructures sociales. Tout ne s'autofinance pas !

« Ce que nous faisons touche les gens d'affaires qui, bien souvent, considèrent leurs dons comme un investissement responsable », rapporte Elise Tessier. Et du côté des groupes de femmes ? Il y a bien eu des réticences, au début, à se servir des leviers de l'économie capitaliste, mais les attitudes changent. Même Lorraine Guay trouve prometteuse cette tentative d'utilisation sociale du capital, bien qu'elle ait ses limites et qu'elle ne puisse ni changer la notion de profit ni crever la bulle spéculative.

Quels seront les modèles et la position des jeunes femmes de demain, qui envahissent déjà massivement les universités ? Dans un monde où l'équité salariale n'est toujours pas acquise et où les femmes demeurent parmi les plus pauvres, les causes à défendre sont nombreuses. Les compétences de la génération montante et son accès aux lieux de décision concernant l'argent seront-ils mis à profit pour faire avancer la cause de toutes les citoyennes ? Les femmes d'affaires et les militantes féministes arriveront-elles un jour à conclure des alliances ? ■



# Que faites-vous DE VOS SOUS ?



Illustration: Isabelle Caron

Les femmes sont plus prudentes que les hommes en matière de finances, demandent davantage conseil à des spécialistes et investissent plus qu'auparavant. Mais elles paient encore souvent pour les biens périssables, tandis que leur conjoint achète les meubles... et la maison.

PAR JOHANNE LANDRY

Dans une récente allocution, Monique Leroux, présidente et chef de direction des filiales de la Société financière Desjardins, soulignait la place grandissante qu'occupent les femmes dans le secteur financier. Les consommatrices contrôlent directement plus de 80 % des achats de produits et services, a-t-elle rappelé. Et compte tenu de leur espérance de vie, plus longue que celle des hommes, et du nombre élevé de divorces, près de 90 % d'entre elles géreront leurs finances personnelles et celles de la famille à un moment de leur existence.

Les femmes dirigent le tiers des entreprises québécoises, et en 30 ans, affirme Monique Leroux, leur revenu moyen a grimpé de 63 %, comparativement à 0,6 % pour les hommes. Autre donnée encourageante, l'Institut Vanier de la famille rapporte que le taux de faible revenu chez les mères seules a chuté de 49 à 34 % entre 1996 et 2000.

**LE SALAIRE DES FEMMES**  
En 2001, la rémunération des Québécoises n'atteignait cependant que 67,1 %

de celle des hommes, soit une moyenne respective de 23 282 \$ et 34 705 \$ (voir encadré p. 29).

Certes, la discrimination salariale s'amoindrit au fil des luttes féministes, et d'autres facteurs expliquent maintenant le retard des femmes au chapitre des revenus. Outre le manque de diversification dans les choix professionnels des filles – qui continuent encore trop souvent

d'opter pour des carrières traditionnellement féminines et moins bien rémunérées –, la maternité a un impact considérable sur leur situation financière.

Bien sûr, les femmes ont moins d'enfants et, après une grossesse, elles retournent au travail plus rapidement qu'auparavant, souligne la chercheuse Marie Drolet dans son étude *L'écart persistant : nouvelle évidence empirique concernant l'écart salarial entre les hommes et les femmes au Canada*. Néanmoins, les congés de maternité – selon le nombre d'enfants, ils totalisent souvent entre 2 et 5 ans – font en sorte que les travailleuses cumulent moins d'années d'ancienneté et d'augmentations salariales, bénéficient moins de mises à jour



# Les Services financiers SFL donnent un coup de barre EN FAVEUR DES FEMMES

Cinquante pour cent de nouvelles recrues d'ici quatre ans ! L'objectif est ambitieux ! À l'automne 2001, alors que plus de femmes que d'hommes obtiennent un diplôme universitaire en finance, les Services financiers SFL ne comptent que 15,4 % de femmes parmi leurs représentants. Voilà un bien mince pourcentage si l'on considère que la carrière de conseillère en sécurité financière permet aux femmes de faire valoir des talents qui leur sont propres, comme leur souci du détail et leur sens de l'écoute ou, encore, de profiter d'un horaire souple des plus convoités. Au début de 2002, SFL décide de prendre un virage afin d'accroître la représentativité féminine au sein de sa force de vente et, le 31 mai 2003, 21,1 % de ses représentants sont des femmes !



SERVICES FINANCIERS **SFL**  
Marque de commerce propriété d'Optiassurance Inc.

## TROIS AXES STRATÉGIQUES D'INTERVENTION

Sensibilisation-communication, milieu stimulant et recrutement-promotion sont définis comme les trois axes stratégiques pour accroître et maintenir la représentativité féminine. Les objectifs de nombre de projets sont revus afin de mieux répondre aux besoins et aux intérêts particuliers des représentantes. En outre, plusieurs initiatives voient le jour, comme un programme de mentorat ainsi qu'un regroupement provincial de toutes les conseillères, nommé *SFelle*. Quant à l'axe recrutement-promotion, les directeurs du recrutement des quatorze centres financiers SFL du Québec peuvent maintenant compter sur de nouveaux outils, dont un dépliant et un CD qui présentent les perspectives d'une carrière au féminin chez SFL.

## SFL OFFRE LE SOUTIEN D'UNE ENTREPRISE SOLIDE

Les Services financiers SFL ont choisi d'adopter une structure qu'ils qualifient d'« intrapreneuriale ». Ce terme définit bien le modèle selon lequel leurs activités sont régies. En effet, le réseau SFL est composé de partenaires associés qui bénéficient du soutien d'une entreprise solide tout au long de leur carrière. Ainsi, lorsqu'une nouvelle recrue se joint à l'équipe SFL, elle bénéficie de l'encadrement et de la formation nécessaires pour franchir les étapes qui lui permettront

d'établir sa clientèle et, par la suite, de maximiser le développement de ses affaires. De plus, quand une conseillère débute chez SFL, elle a la possibilité de recevoir une allocation de formation et, donc, d'être soutenue financièrement au cours de ses premiers pas.

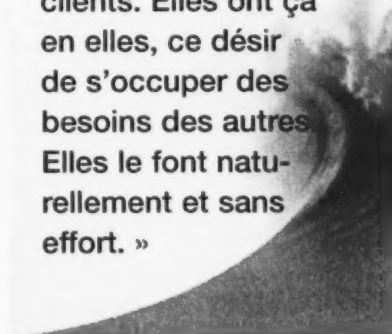
## UNE CARRIÈRE TAILLÉE SUR MESURE POUR LES FEMMES

Les conseillères SFL Yvolle Lavoie, Laura Liu et Francine Lavallée invitent d'autres femmes à devenir elles aussi conseillères en sécurité financière. Yvolle Lavoie était infirmière avant de s'intéresser au domaine financier. Après une année sabbatique, elle rencontre un orienteur

qui lui suggère d'envisager une carrière dans le domaine de l'assurance. « Je n'y connaissais rien », souligne-t-elle. Aujourd'hui, quinze ans plus tard, elle fait partie des meilleurs conseillers de SFL. Selon elle, les femmes « (...) ont le souci de leurs clients. Elles ont ça en elles, ce désir de s'occuper des besoins des autres et elles le font naturellement et sans effort ». Laura Liu admet que pour réussir dans le domaine des services financiers, il importe d'avoir fait des études appropriées, de posséder des connaissances du domaine financier, de bénéficier d'une formation pertinente et d'être capable de communiquer mais, que ce qui importe vraiment, c'est d'aimer ce que l'on fait. Francine Lavallée, quant à elle, croit que les femmes réussissent très bien dans la carrière de conseillère en sécurité financière en raison de leur sens de l'écoute et de leur capacité de s'organiser pour profiter pleinement de la liberté que leur accorde la souplesse de leur horaire. Elle adresse le message qui suit à celles qui hésitent à faire le saut : « C'est une très belle carrière taillée sur mesure pour les femmes... une très belle aventure ! »

Les 142 conseillères en sécurité financière des 14 centres financiers SFL du Québec vous invitent à vous joindre à leur équipe ! Si vous désirez en savoir plus, communiquez avec Marc Gagnon, au (418) 647-5070, poste 4026, ou au 1 866 647-5070, poste 4026, ou envoyez-lui un courriel à l'adresse [carriere@sfl.qc.ca](mailto:carriere@sfl.qc.ca).

**« Les femmes ont  
le souci de leurs  
clients. Elles ont ça  
en elles, ce désir  
de s'occuper des  
besoins des autres.  
Elles le font natu-  
rellement et sans  
effort. »**



dans leur formation et ne cotisent pas autant que leur conjoint à leur REER, remarque Lison Chèvrefils, planificatrice financière et auteure du livre *Mesdames, prenez vos affaires en main*. « La conciliation travail-famille a un effet sur nos revenus auquel nous ne pouvons échapper, dit-elle. Et quand nous sommes épuisées, nous travaillons à temps partiel. Résultat: nos revenus baissent encore. »

Les femmes seraient aussi moins habiles à négocier leur salaire. « Plus timides », préfère dire Marie-Thérèse Chicha, professeure titulaire à l'École de relations industrielles de l'Université de Montréal. Elle parle d'un rapport de force, historique, qui continue à déteindre sur les milieux de travail. « Il existe peu de modèles de femmes qui ont négocié des conditions salariales avantageuses et qui pourraient conseiller leurs consœurs », déplore-t-elle. La professeure avance également d'autres hypothèses: « Dans les secteurs non traditionnels et dans les domaines où elles sont minoritaires, certaines sont si heureuses d'avoir réussi à décrocher un emploi qu'elles n'osent rien exiger, ou presque, de leur employeur, contrairement à leurs confrères qui ont plus d'assurance. Si une employée est craintive, cela se sent, et elle obtient forcément moins. »

Jennifer Beeman, responsable du dossier de l'équité salariale au Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail, abonde dans le même sens: « Elles pensent que leur compétence et leurs qualités seront reconnues à leur juste valeur sans avoir à négocier. Ce n'est évidemment pas le cas. Il faut savoir demander ce que l'on vaut. Les hommes, eux, y sont habitués, alors que les femmes privilégient plutôt les rapports harmonieux. » De peur de soulever des vagues ou d'affronter un refus, elles se tairaient.

#### FAIRE OU NE PAS FAIRE SON BUDGET

Malheureusement pour la santé financière des ménages, préparer un budget est une activité peu prisée en général, et cela, sans égard au sexe. Moins de 20 % de la population s'y adonnerait. Pourquoi une telle réticence? « C'est vu comme une contrainte... qui oblige à

faire des constats auxquels on aimerait mieux ne pas arriver », répond Caroline Arel, avocate et coordonnatrice de projet pour Option Consommateurs, association à but non lucratif vouée à la défense et à la promotion des intérêts des consommateurs. Pourtant, insiste Thérèse Richer, conseillère budgétaire à l'ACEF Rive-Sud de Québec (Association coopérative d'économie familiale), il s'agit d'un outil de base pour gérer ses finances. « Le budget permet de décider ce qu'on veut faire avec son argent et d'établir des priorités en fonction de ses valeurs. Ce qui, à mon avis, est moins contraignant que de se faire imposer des choix ou de comprendre, trop tard, qu'on a manqué de vision pour réaliser des projets d'envergure. »

Existe-t-il des comportements typiquement féminins ou masculins quand vient le temps de préparer un budget? « Les femmes ont plutôt tendance à entrer dans le détail. Elles déterminent le plus précisément possible les sommes à allouer à chaque poste, en faisant un inventaire complet des activités ou des éléments qui le composent. Les hommes, eux, visualisent la situation globalement, en attribuant, par exemple, un montant

pour un ensemble de dépenses », répond Thérèse Richer. Elle rappelle aussi que, historiquement, les femmes ont souvent géré le budget familial (surtout quand il était modeste), une habitude qui perdure chez plusieurs couples.

Par ailleurs, les femmes savent se montrer inventives quand les rentrées d'argent ne suffisent pas. On les retrouve alors dans les coopératives d'habitation, les friperies, les cuisines collectives. Elles font montre d'un talent inouï pour dénicher les aubaines. Alors qu'eux... ont tendance à croire qu'ils peuvent s'en sortir seuls ou qu'ils doivent prouver qu'ils sont assez forts pour faire un budget ou planifier sans aide.

#### LA VALEUR DE L'ARGENT

En fait, notre rapport à l'argent reflète d'abord nos valeurs et notre personnalité plutôt que notre sexe. « Tout comme d'autres aspects de la vie, la question des finances donne souvent lieu à une confrontation des valeurs dans le couple, explique M<sup>me</sup> Richer. Lorsque le budget est serré, chacun cherche à élargir la colonne qui correspond à ses goûts et à ses intérêts. » Vêtements pour madame; sport, voiture et repas au restaurant pour

## Le prorata équitable

La façon la plus équitable de partager les dépenses du ménage, selon les spécialistes consultées, demeure la méthode du prorata des revenus gagnés par chacun. Le mélange amour-argent quotidien comporte des pièges, parfois sournois. En voici quelques-uns.

- **Le compte commun.** Si l'un des deux est mauvais payeur, le compte pourrait faire l'objet d'une saisie, met en garde Lison Chèvrefils. Embêtant lorsque sa paie y est déposée! En cas de décès, les fonds seront gelés pour un temps. En cas de rupture ou de conflit, celui ou celle qui déserte peut vider le compte et prendre le large. Ce qui n'empêche pas d'ouvrir un compte commun pour y verser des sommes attribuées à un projet particulier.
- **L'hypothèque et le mobilier payés par lui; l'épicerie et les vêtements, par elle.** Lorsque survient la rupture, il ne restera rien à madame, qui n'a investi que dans des biens périssables. Encore plus vrai si l'on vit en union libre, qui ne donne pas droit au patrimoine familial. Il faut conserver les factures et y inscrire le pourcentage que chacun a payé pour pouvoir partager les biens durables dans la même proportion.
- **Le partage moitié-moitié quand il existe une disproportion entre les revenus.** La personne la moins nantie (souvent la femme) s'appauvrit encore plus, car tous ses avoirs passent dans les dépenses du ménage. Il ne reste pratiquement rien pour l'épargne et les besoins personnels.

monsieur. Oui, il existe certains comportements typiques, disent les conseillères, mais pas aussi stéréotypés qu'on pourrait le croire.

Économe ou dépensière, portée vers la planification ou l'improvisation, cela ne dépend pas du fait d'être une femme, mais plutôt de l'éducation, de l'attitude en général, et beaucoup du niveau de revenu de chacune. Selon que l'argent manque ou qu'il entre en abondance, on se comporte forcément de manière différente. Reste cependant deux aspects qui caractérisent la gent féminine : elle souffre davantage d'insécurité en matière de finances, et demande plus volontiers de l'aide pour améliorer ses habiletés budgétaires quand le niveau d'endettement augmente dangereusement, ou pour constituer son portefeuille. Conseillères et planificatrices financières le remarquent : quand un couple se présente devant elles, c'est la plupart du temps une initiative de la conjointe.

Cette insécurité face à l'argent prend racine dans la culture des femmes, dans leur tête et dans leurs conditionnements. Traditionnellement, elles n'ont pas été éduquées à s'occuper de finances ni à investir, analyse Lison Chèvrefils : « Elles se sentent aussi mal à l'aise sur le terrain financier que lorsqu'elles marchent seules le soir dans une rue sombre et isolée. Ce n'est pas leur terrain naturel. Les femmes sont heureuses dans l'ar-

gent sage, l'argent domestique, l'argent de la famille. Elles habillent les enfants, surveillent les soldes et contrôlent le budget. » Son expérience de planificatrice financière, acquise au cours de nombreuses rencontres avec sa clientèle,

**« Les femmes sont heureuses dans l'argent sage, l'argent domestique, l'argent de la famille. Elles habillent les enfants, surveillent les soldes et contrôlent le budget. »**

l'amène à dire que « pour les femmes, l'argent représente la sécurité et le bien-être de la famille; pour les hommes, le standing. »

Par ailleurs, les deux conjoints ressentent un malaise quand vient le temps de parler d'argent au sein du couple, affirme Thérèse Richer. « Demander à l'autre de contribuer équitablement aux dépenses s'avère souvent difficile », dit-elle.

#### L'ENDETTEMENT

Qu'il s'agisse du recours aux cartes et aux marges de crédit ou aux prêts, les femmes ne s'endettent pas plus que les hommes, mais elles le font pour des raisons différentes, affirment les spécialistes. « Le taux d'endettement correspond à la situation économique des individus, a remarqué Caroline Arel dans son travail à Option Consommateurs. Certaines femmes s'endettent après une sépara-

tion, parce qu'elles ne modifient pas leur niveau de dépenses en conséquence. Les hommes, eux, succombent davantage aux achats compulsifs. »

L'accès au crédit, pour les femmes, demeure un phénomène relativement nouveau, rappelle Thérèse Richer. Et même en 2003, certaines ont encore de la difficulté à y accéder. « Souvent faute d'un historique de crédit, explique-t-elle. Au sein des couples, le crédit ainsi que les factures d'électricité et de téléphone sont encore fréquemment au nom de monsieur, même chez les plus jeunes. Madame a peut-être couvert la moitié des dépenses, mais son nom n'apparaît nulle part; rien ne prouve sa capacité de payer. »

#### PLACEMENTS AU FÉMININ

L'autonomie financière des femmes a été acquise au terme de longues luttes, rappelle Marie-Claire Hélie, vice-présidente à la Financière Banque Nationale. « Elles ne veulent pas risquer de la perdre et évitent d'investir au hasard. » La plupart de ses clientes, des professionnelles hautement scolarisées et très bien rémunérées, désirent prendre en main leurs finances comme leur vie. Même son de cloche chez Lison Chèvrefils : « En règle générale, les femmes investissent dans des compagnies qu'elles connaissent et pas seulement à partir d'un conseil reçu dans un corridor. » Bref, la prudence

**Une valeur sûre depuis plus de 145 ans**



MacDougall, MacDougall & MacTier Inc.

Service aux investisseurs depuis 1858

**Nos conseillers qualifiés offrent des services adaptés à vos besoins.**

**Gestion de patrimoine - REER - Planification financière**

[www.3macs.com](http://www.3macs.com)

**Québec (418) 656-1212 / Montréal (514) 394-3000**

Édifice le Delta 1, 2875, boul. Laurier, bureau 800, Sainte-Foy (Québec) G1V 2M2



guide leurs décisions en matière de placement. Les hommes, eux, s'adonnent plus souvent aux placements à risque, prometteurs de profits élevés. Ils se fient fréquemment aux tuyaux boursiers de leur entourage.

Profil des femmes en matière d'investissement: prudentes et conservatrices, font remarquer celles qui les conseillent. «Elles cherchent à maximiser leur ren-

que autant de femmes que d'hommes sont propriétaires (33,9 % contre 35 %). La copropriété (communément appelée *condominium*) pourrait y être pour quelque chose, car ce type d'achat réduit les soucis quant à d'éventuels travaux de plomberie ou de menuiserie, domaines où les futures propriétaires se sentent généralement moins habiles. Par ailleurs, les statistiques canadiennes démontrent

## « En règle générale, les femmes investissent dans des compagnies qu'elles connaissent et pas seulement à partir d'un conseil reçu dans un corridor. »

dement à long terme sans courir de risques importants afin de s'éviter des sources d'angoisse », précise Monique Leroux. Lison Chèvrefils poursuit en ce sens: « Leur prudence innée les protège, car les portefeuilles "conservateurs" souffrent moins des chutes boursières. Cependant, une perte, même légère, leur fait mal. »

Selon les données 2001 de Statistique Canada, 681 124 Québécoises ont cotisé à leur REER pour une valeur moyenne de 3522 \$, en comparaison de 4712 \$ pour 866 886 cotisants. « Les femmes s'intéressent aux placements pour assurer leur retraite, dit Thérèse Richer. Elles veulent se prendre en main et profiter finalement d'une belle qualité de vie. » Cependant, elles y pensent souvent trop tard, quand les enfants ont quitté la maison. « Il est rare qu'elles puissent se constituer un portefeuille avant la quarantaine », ajoute Marie-Claire Hélie. Comme les hommes, dans la vingtaine et la trentaine, elles ont souvent plus de dépenses (hypothèque, enfants, etc.). Et puisque les travailleuses ont un salaire généralement moindre que celui de leur conjoint, le manque à gagner est plus marqué chez elles. Par ailleurs, les spécialistes interviewées déplorent le fait que beaucoup de gens n'ont pas acquis d'habitudes d'épargne.

Nouvelle tendance: de plus en plus de femmes investissent dans l'immobilier, même lorsqu'elles ne partagent pas leur vie avec un homme. Chez les célibataires québécois de moins de 65 ans, pres-

toujours une différence marquée chez les familles monoparentales: 29,2 % des mères seules sont propriétaires, contre 52 % des pères.

### DES COMPORTEMENTS NOUVEAUX

Le rapport des femmes à l'argent a changé depuis cette génération de veuves qui, dans la soixantaine, se rendaient compte qu'elles n'avaient jamais signé un chèque. Aujourd'hui, leur portefeuille est mieux garni; elles investissent plus qu'auparavant et beaucoup n'attendent plus l'homme de leur vie pour devenir propriétaire. De plus, le nombre de jeunes professionnelles (souvent mieux rémunérées que leurs consœurs moins scolarisées) a augmenté considérablement dans les deux dernières décennies.

Cependant, la maternité et des créneaux d'emploi peu payants, particulièrement dans le secteur des métiers, demeurent des obstacles à une réelle égalité de revenus avec les hommes. La monoparentalité, quant à elle, mène encore trop souvent à la pauvreté. Et les femmes continuent d'acheter l'épicerie, les vêtements, toutes des choses éphémères, tandis que leur conjoint, factures en main, possède les meubles, les électroménagers... et parfois la maison.

Trop maigres, les progrès? Il reste des réflexes à acquérir et des luttes à mener, de toute évidence. Et si l'on présumait que lentement, mais sûrement, petit portefeuille deviendra grand... ■

## Québécoises et Québécois: l'écart persiste

### Revenu d'emploi moyen en 2001 (travail à temps partiel et à temps plein chez les 15 ans et plus)<sup>1</sup>

Femmes: 23 282 \$ par année

Hommes: 34 705 \$ par année

Remarque: Les femmes ne gagnent que 67,1 % du salaire des hommes.

### Taux d'activité en 2001 (chez les 15 ans et plus)<sup>1</sup>

Femmes: 57,1 %

Hommes: 71,1 %

### Taux de chômage en 2001 (chez les 15 ans et plus)<sup>1</sup>

Femmes: 7,7 %

Hommes: 8,7 %

### Travail à temps partiel en 2001

(soit moins de 30 heures par semaine, chez les 15 ans et plus)<sup>1</sup>

Main-d'œuvre féminine à temps partiel: 27,9 %

Main-d'œuvre masculine à temps partiel: 13,4 %

### Travail à temps partiel en 2000

(chez les parents d'enfants de moins de 6 ans)<sup>2</sup>

Mères: 24,6 %

Pères: 4,3 %

### Travail autonome en 2001<sup>1</sup>

Femmes: 7,3 % des travailleuses sont autonomes

Hommes: 12,5 %

Remarque: Dans les 20 dernières années, le travail autonome a bondi de 235 % alors que le nombre de personnes salariées a augmenté de seulement 28,1 %.

### Taux d'emploi des parents en 2000

(avec enfants de moins de 6 ans)<sup>2</sup>

Mères: 64,5 %

Pères: 89,5 %

### Sources

1. Statistique Canada, recensement de 2001. Données compilées par l'Institut de la statistique du Québec pour le Conseil du statut de la femme.

2. Statistique Canada, Enquête sur la population active. Compilation: Institut de la statistique du Québec.

# Quand les ménagères MÉNAGEAIENT



Classe de tissage au couvent de Roberval, Lac-Saint-Jean, Québec, vers 1906. Les écoles d'arts ménagers apprenaient davantage aux filles à... ménager qu'à gérer un budget.

À l'époque de nos grands-mères, les femmes tenaient les cordons de la bourse... seulement si la bourse ne pesait pas lourd, dit l'historienne Denyse Baillargeon.

PAR MARIE-CLAUDE BOURDON

On entend souvent dire que les Québécoises ont derrière elles une longue tradition de gestionnaires. À l'époque de nos grands-mères, les hommes qui remettaient leur paie à leur femme n'étaient pas rares. Ce sont leurs épouses qui se chargeaient de payer le loyer, le téléphone, le charbon ou le gaz, d'acheter les provisions pour la famille et les vêtements des enfants. Et, dans bien des cas, de trouver mille et une façons d'arriver à joindre les deux bouts.

L'historienne Denyse Baillargeon, auteure de *Ménagères au temps de la crise* (Remue-

Ménage, 1991), tient à nuancer cette image de femme forte. « Plus on monte dans l'échelle sociale, moins il est vrai que les femmes géraient les finances de la famille. Dans les milieux fortunés, ce sont les hommes qui s'occupaient des questions d'argent », explique l'auteure, qui a interviewé une trentaine de femmes ayant connu la crise des années 1930 pour rédiger son ouvrage.

Au début de l'industrialisation de masse au 19<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire dès le moment où la classe ouvrière se constitue, les femmes mariées vont effectivement administrer le budget familial, pour la simple et bonne raison qu'elles ne travaillent

pas ou peu à l'extérieur de la maison. Elles peuvent donc faire les courses ou payer le loyer au propriétaire. « Ce phénomène n'est pas unique au Québec, précise Denyse Baillargeon. Partout dans le monde industrialisé – en France, en Angleterre, aux États-Unis –, ce sont les femmes qui, dans la classe ouvrière, géraient le budget familial. »

Bien sûr, il y a toujours eu de riches veuves qui veillaient sur leurs biens ou qui exploitaient leur propre commerce. « Contrairement aux femmes mariées, dont l'incapacité juridique n'a pris fin qu'en 1964, les veuves et les célibataires ont toujours eu le droit de brasser des affaires », dit l'historienne Johanne Daigle, spécialiste de l'histoire des femmes aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles à l'Université Laval. Au temps de la colonie, les veuves tenaient souvent des auberges ou des cabarets. Au 18<sup>e</sup> siècle, relate *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre*

siècles (Collectif Clio, Les Quinze, 1982), la veuve Marie-Anne Barbel « obtient un permis de traite des fourrures, investit dans l'immobilier, intente des procès d'affaires et achète une fabrique de poterie » !

En ville, les bourgeoises occupaient souvent une place importante dans le commerce de leur époux. « De tout temps, les femmes ont été des collaboratrices essentielles dans les entreprises familiales, même si leur nom disparaît souvent derrière celui de leur mari », note Johanne Daigle. Par exemple, elles travaillaient au magasin général. En 1900, Dorimène Roy-Desjardins aurait été une véritable cofondatrice, avec son époux Alphonse, du Mouvement Desjardins. Ses deux filles, Adrienne et Albertine, secrétaires particulières de leur père, auraient également joué un rôle important dans la mise en œuvre du projet.

Avant l'industrialisation et la migration vers les villes, au 19<sup>e</sup> siècle, alors que la majorité des gens vivaient encore à la campagne, très peu d'argent circulait à la maison. « C'était une économie de subsistance, souligne Denyse Baillargeon. On produisait à la ferme la majeure partie de ce que la famille consommait. Donc, les femmes achetaient très peu de choses à part le sucre et le tissu. Elles pouvaient aller au marché local vendre du lait, des œufs ou des légumes, mais cet argent retournait à la bourse commune. » Lorsqu'il y avait des transactions importantes à faire, concernant l'achat d'une terre ou d'équipement agricole, « ce sont les hommes qui s'en occupaient ».

Selon l'historienne, le même phénomène s'observait à la ville. Les épouses d'ouvriers payaient les comptes courants, achetaient la nourriture ou les vêtements. Cependant, quand il s'agissait de dépenser de fortes sommes pour acquérir du mobilier ou des appareils ménagers, par exemple, les achats se faisaient toujours en compagnie du mari, quand il ne s'en chargeait pas seul.

Si l'image de la Québécoise tenant les cordons de la bourse est trompeuse, celle de la femme plus instruite que son mari – donc plus « qualifiée » pour gérer le budget familial –, l'est tout autant. « Un



**Les femmes ont toujours beaucoup collaboré aux entreprises familiales, telle cette jeune fille, croquée en 1956.**

cliché », affirme Johanne Daigle. À la campagne, il est vrai que les filles allaient davantage à l'école que les garçons, car on avait moins besoin d'elles à la ferme. Les fils, qui s'absentaient souvent pour faire les travaux agricoles, accumulaient

**Les femmes savaient bien que la gestion du budget ne leur conférait aucun pouvoir particulier. Par contre, elles étaient fières de réussir à s'organiser avec les moyens du bord.**

du retard et finissaient par décrocher plus tôt que les filles. « Mais, à la ville, ce sont les garçons qui fréquentaient l'école plus longtemps, souligne Denyse Baillargeon. Et, dans un cas comme dans l'autre, la différence de scolarité n'a jamais été très grande. »

De toute façon, il fallait peu d'instruction pour gérer le maigre salaire que rapportait un ouvrier au début de l'industrialisation. Selon *L'Histoire des femmes au Québec*, la majeure partie de la classe ouvrière vivait sous le seuil de la pauvreté.

C'est en réponse à la menace morale que l'exode massif vers les villes faisait peser sur la population que les écoles d'arts ménagers sont apparues au 19<sup>e</sup> siècle. On voulait « rendre le peuple meilleur et former des épouses comprenant que "l'ordre, le savoir-faire, l'économie et le travail raisonné [...] mènent à la prospérité" », explique Nicole Thivierge, auteure du chapitre sur l'enseignement

ménager dans l'ouvrage *Maitresses de maison, maitresses d'école*, dirigé par Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont (Boréal-Express, 1983). En réalité, écrite, « apprendre à équilibrer son maigre budget par des miracles d'économie sur la nourriture et le vêtement, c'est aussi apprendre à se contenter de sa condition sans revendiquer ».

Un rapport du département de l'Instruction publique de la fin du 19<sup>e</sup> siècle mentionne la nécessité d'insister moins sur les arts d'agrément et davantage sur l'économie domestique et la tenue des livres de comptes, dans les cours destinés aux jeunes filles. Les auteurs soulignent aussi l'importance de savoir coudre. « La préoccupation pour la question financière montre que les écoles commençaient à recruter des jeunes filles de milieux plus modestes, dit Denyse Baillargeon. En fait, on se souciait davantage de leur apprendre des trucs pour ménager, comme la couture, que de leur enseigner à gérer le budget familial. »

Avant 1950, les gens ordinaires ne possédaient pas de compte bancaire. Les femmes mariées n'auront d'ailleurs le droit d'en ouvrir un à leur nom qu'en 1931. À l'époque, le salaire des ouvriers leur était versé en argent comptant, dans une enveloppe, et c'est cette fameuse enveloppe qui, souvent, était remise à l'épouse. Pas tout le temps cependant : des maris méfiants ont toujours gardé le contrôle de la bourse. Dans certaines





**Pour boucler le budget, les Québécoises faisaient presque tout elles-mêmes. Sur ce cliché, pris en 1957, une jeune mère répare une chaussure en surveillant ses enfants.**

Photo: Archives nationales du Québec à Québec

familles, le mari prenait une part de l'argent et donnait le reste à sa femme pour les dépenses du ménage. Dans d'autres, il lui confiait tout le contenu de l'enveloppe, et elle lui allouait une somme pour couvrir ses dépenses personnelles. Avec cet argent, les hommes payaient leurs vêtements, leurs cigarettes et le petit verre pris à la taverne pour oublier le dur travail à l'usine.

« Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la consommation d'alcool – majoritairement le fait des hommes – était nettement plus élevée qu'aujourd'hui, dit Denyse Baillargeon. Dans beaucoup de familles, une part importante du salaire y passait et c'était un grave problème. Mais, même sans cela, les salaires n'étaient souvent pas suffisants pour soutenir une famille. Cela explique d'ailleurs pourquoi les hommes se désintéressaient du budget. »

Qui souhaite relever le défi de gérer un salaire de misère ? En confiant la gestion du budget à leur femme, les ouvriers pouvaient toujours l'accuser d'être une mauvaise gestionnaire ou de trop dépenser. « Ils évitaient ainsi de se confronter à une image de mauvais pourvoyeur, à une époque où le rôle de soutien de famille était extrêmement valorisé par la société. »

Selon Denyse Baillargeon, les femmes n'étaient pas dupes. Elles savaient bien que la gestion du budget ne leur conférait aucun pouvoir particulier. Par contre, elles étaient fières de réussir à s'organiser avec les moyens du bord. « Pour

elles, joindre les deux bouts sans se plaindre du manque d'argent était la marque d'une bonne maîtresse de maison. C'était une façon de démontrer leurs talents de ménagère et d'administratrice et d'éviter du même coup de remettre en question les capacités de pourvoyeur de leur mari; elles ménageaient ainsi sa dignité. »

Pour arriver à équilibrer leur budget, les femmes achetaient le moins possible et à bon compte. Elles allaient rarement dans les grands magasins, sauf pour profiter des soldes ou faire les emplettes de Noël. S'il y avait suffisamment d'argent pour acheter de la viande, elles choisissaient une pièce de plusieurs kilos (c'était plus de travail de la débrider, mais ça revenait moins cher). Elles l'apprêtaient d'une manière différente chaque jour de la semaine. Avec toutes les bouches à nourrir, il fallait tirer parti de tous les morceaux, même les moins tendres, ce qui nécessitait de longues heures à préparer bouillis, ragoûts, saucisses et fricassées. Quand il n'y avait pas de viande, on trouvait des solutions. « Je faisais de la sauce blanche avec des patates, de la sauce blanche avec des œufs, de la sauce blanche avec des petites fèves, de la sauce blanche au saumon. On a mangé pas mal de colle ! », raconte, dans le livre de Denyse Baillargeon, une ménagère à propos de la crise des années 1930.

Pour boucler le budget, on économisait sur tout : le gaz, le charbon, l'électricité, dont on réduisait la consommation en

s'abstenant d'utiliser les appareils électriques. (J'entends encore ma grand-mère me houspiller quand j'oubliais d'éteindre une lampe !) L'hiver, on gardait la nourriture dehors, dans la glacière, pour économiser sur la glace. Le soir, après avoir fini les autres corvées de la journée, les femmes s'installaient à leur machine à coudre pour confectionner ou rapiécer les vêtements de la famille. Certaines devaient en plus trouver le temps de faire un travail rémunéré : lavage, couture ou repassage pour des voisines. Une minorité avait un emploi dans une usine.

Évidemment, une partie de la population a toujours joui de meilleures conditions de vie. Mais, même si elles ont souvent été les collaboratrices de leur mari dans toutes sortes de domaines, les femmes des classes plus aisées n'avaient généralement pas le dernier mot au sujet du budget familial. En fait, dès qu'un ménage était assez riche pour avoir un surplus, les hommes en prenaient le contrôle, dit Denyse Baillargeon. « Lors de la période de prospérité économique des années 1950, quand les ouvriers qualifiés ont commencé à gagner un salaire suffisant pour améliorer leurs conditions, ils prenaient les décisions financières importantes. Au cours de ma recherche, des femmes m'ont dit qu'elles auraient préféré acheter une maison, mais que leur mari avait choisi d'avoir une automobile. »

Avec l'augmentation progressive du niveau de vie qui a suivi l'après-guerre, on a vu se raréfier les cas de maris confiant la gestion de leur salaire à leur femme. Les cours de préparation au mariage offerts à partir des années 1940 visaient d'ailleurs à amener ceux de la classe moyenne à s'impliquer davantage dans l'administration du budget domestique. Finalement, c'est un autre mouvement, celui des femmes intégrant en masse le marché du travail, à partir des années 1970, qui a complètement modifié le partage des ressources dans le couple. Dès le moment où elles sont devenues pourvoyeuses à leur tour – et plus autonomes financièrement –, les femmes ont souvent perdu le « privilège » de gérer la paie de leur mari. En revanche, elles ont acquis plus de pouvoir sur les finances familiales qu'elles n'en avaient eu jusque-là. ■



# CONJOINTE PLUS RICHE problèmes de couple?

Aujourd'hui, une Québécoise sur quatre a un revenu d'emploi supérieur à celui de son conjoint. Un phénomène croissant auquel les couples doivent s'ajuster.



PAR LOUISE DESAUTELS

En 1973, la proportion de Québécoises qui gagnaient plus que leur conjoint s'élevait à 6,8 %. Elle atteint maintenant 25,2 % !

« Ce pourcentage recouvre une réalité multiple, sans qu'il signifie pour autant que les femmes vont bientôt devenir plus riches que les hommes », souligne Francine Descarries, sociologue à l'Université du Québec à Montréal. En 2001, le salaire des Québécoises (travail à temps plein et à temps partiel) équivalait à 67,1 % seulement de celui des hommes.

N'empêche. Le nombre de femmes qui ramènent à la maison la plus grosse partie du revenu familial s'accroît. Et ce renversement des rapports de force crée des tensions chez certains couples. Comme personne n'a encore sondé leurs cœurs de façon scientifique, les spécialistes consultés livrent ici leurs propres réflexions et observations.

Le psychologue François St-Père précise d'entrée de jeu que, pour beaucoup de ses clients, la disproportion des revenus entre conjoints ne pose aucun problème. Chargé de cours à l'Université de Montréal et attaché depuis huit ans à l'une des rares cliniques de consultation conjugale du Québec, il a pu constater, chez d'autres, trois types de

répercussions négatives : l'abus de pouvoir exercé par le plus riche des conjoints, les problèmes d'estime de soi du plus pauvre et les frustrations liées aux dépenses.

Selon lui, les femmes plus aisées que leur conjoint sont peu enclines à tirer avantage de leur position. « Depuis que je fais de la thérapie de couple, je n'ai jamais rencontré une femme dans cette situation qui abuse de la dépendance de son conjoint ou qui exerce du chantage sur lui, comme je le vois parfois chez les hommes. Je ne nie pas que ça existe, mais je pense que c'est peu fréquent. »

Par contre, les problèmes d'estime de soi s'avèrent plus courants. « Certains hommes se sentent humiliés s'ils ne rapportent pas le revenu principal, surtout quand des membres de leur entourage leur répètent : "T'es gras dur", "Tu te fais vivre par ta femme"... » Le stéréotype du mâle pourvoyeur semble avoir la vie dure, surtout chez les 50 ans et plus, note le psychologue.

La plus grande difficulté survient toutefois lors de la prise de décisions relatives à la consommation. « L'apport d'argent est intimement lié au pouvoir

## Des données qui parlent

**Très exactement 25,2 % : voilà la proportion des femmes dont le salaire représente de 51 à 100 % des revenus d'un couple au Québec. Le premier pourcentage exclut les familles monoparentales, mais comprend autant les conjoints de fait que les couples dûment mariés. Les données de base sont tirées des déclarations d'impôts fédérales pour l'année 2000 et compilées par l'Institut de la statistique du Québec (ISQ). On n'y tient compte que des revenus provenant d'un emploi.**

Parmi celles qui gagnent plus que leur conjoint, 7,2 % rapportent l'unique salaire du couple. « Il s'agit surtout de conjointes de retraités; la plupart d'entre elles ont 55 ans et plus », fait remarquer Sylvie Jean, statisticienne à l'ISQ. En 2000, le salaire moyen d'un couple dans lequel seule la conjointe avait un emploi atteignait 20 500 \$ contre 37 700 \$ dans la situation inverse.

Les compilations de l'ISQ permettent de diviser les 18 % résiduels (du 25,2 %) en deux catégories : 13,7 % des femmes gagnent entre 51 et 75 % du revenu d'emploi du couple et seulement 4,3 %, entre 76 et 99 %. Cette répartition ne permet pas de faire une analyse fine, mais elle indique que, le plus souvent, la différence entre les deux salaires est mineure.

En 2000, le revenu d'emploi des Québécoises vivant en couple (travaillant à temps plein et à temps partiel) ne correspondait qu'à 59 % de celui de leur conjoint, rappelle Sylvie Jean.

Besoin de joindre la  
*Gazette des femmes* ?

Pour vous abonner  
seulement :  
[www.abonnement.qc.ca](http://www.abonnement.qc.ca)

Sinon, communiquez avec  
nous pour :

- renouveler votre abonnement;
- effectuer un changement d'adresse (prière de préciser votre ancienne adresse);
- commander vos abonnements-cadeaux;
- acheter nos guides de la collection la *Gazette des femmes*;
- nous aviser d'un problème de livraison;
- signaler un numéro manquant.

Par téléphone :  
(514) 875-4444  
ou  
1 800 667-4444

Par télécopieur :  
(514) 523-4444

Par courrier :  
*Gazette des femmes*  
525, rue Louis-Pasteur  
Boucherville (Québec)  
J4B 8E7

[www.abonnement.qc.ca](http://www.abonnement.qc.ca)

de dépenser. C'est à ce moment-là que les valeurs des conjoints risquent de s'opposer. » François St-Père cite l'exemple d'une femme qui achète des vêtements griffés pour les enfants, ce que le mari considère comme un pur gas-

revenu du couple s'avère un levier de négociation dans tous les aspects de la vie conjugale. « Depuis que les femmes travaillent, on assiste certainement à un nouveau partage de l'autorité dans le couple. » Cependant, les hommes con-

**« Certains hommes se sentent humiliés s'ils ne rapportent pas le revenu principal, surtout quand des membres de leur entourage leur répètent: "T'es gras dur", "Tu te fais vivre par ta femme"... »**

pillage. « Comme la dame a un salaire élevé, elle refuse que cette dépense soit remise en question. » Par contre, les décisions concernant le patrimoine familial (véhicule, résidence, etc.) sont prises en collégialité.

Selon la psychologue, les couples trouvent souvent la solution dans un partage équitable des dépenses (au prorata du revenu), accompagné d'une pratique égalitaire du pouvoir décisionnel. Un objectif idéal que tous n'atteignent pas, avoue-t-il.

On pourrait croire, remarque Francine Descarries, que l'apport de la femme au

tinuent de s'impliquer moins qu'elles dans les tâches domestiques. Comme quoi le pouvoir que confère l'argent a ses limites!

Et puis, gagner plus que l'autre ne veut rien dire en soi. Encore faut-il savoir si les deux salaires sont décentes et à quel point ils sont disproportionnés (voir l'encadré). « En fin de compte, le plus important, c'est que chaque femme jouisse d'une autonomie financière suffisante pour éviter d'être captive d'une situation conjugale intolérable, entre autres, si le conjoint est violent », conclut la sociologue.

## Proportion de la contribution de l'épouse dans le revenu d'emploi du couple au Québec

|      | 0%   | 1-50% | 51-99% | 100% |
|------|------|-------|--------|------|
| 1973 | 62,0 | 31,2  | 5,6    | 1,2  |
| 1979 | 46,8 | 41,9  | 9,1    | 2,1  |
| 1981 | 41,7 | 44,9  | 10,7   | 2,6  |
| 1984 | 36,1 | 47,3  | 13,6   | 3,1  |
| 1989 | 25,6 | 57,7  | 12,7   | 4,0  |
| 1994 | 24,3 | 54,8  | 15,9   | 5,0  |
| 1997 | 26,5 | 49,3  | 16,7   | 7,0  |
| 2000 | 23,0 | 51,8  | 18,0   | 7,2  |

Source : Statistique Canada, enquêtes sur les finances des consommateurs et données fiscales fédérales sur les familles.

Compilation : Institut de la statistique du Québec.



AVEC SON ARBRE GÉNÉALOGIQUE des personnages, présenté en ouverture, avec son intrigue qui couvre presque tout le 20<sup>e</sup> siècle et qui se fonde par surcroît sur moult tribulations familiales, *Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse* possède les caractéristiques de la saga. Mais c'est surtout l'une des plus formidables fictions parues en français en 2003. Le héros en est le quasi centenaire père Damien Modeste, arrivé en 1912 à Little No Horse,

une réserve ojibwa située quelque part entre le Dakota du Nord et le Minnesota. De ce coin perdu, il n'a cessé d'écrire aux différents papes, afin de les informer des événements extraordinaires qui s'y déroulaient. Nulle réponse, jamais. Mais en 1996 débarque le père Jude Miller, chargé d'enquêter sur les prétendus miracles accomplis par la défunte sœur Leopolda. Mérite-t-elle la canonisation? Témoin de première ligne, le père Damien a cependant ses secrets et ne peut tout révéler au prêtre enquêteur. D'abord, apprenons-nous d'entrée, le bon père est en réalité une femme! Ensuite... Ensuite, il faut se laisser porter par l'histoire fabuleuse que raconte Louise Erdrich, une États-Unienne d'origine ojibwa par sa mère et franco-allemande par son père. Cette sang-mêle aura ainsi mis à profit son ascendance pour imaginer un roman très ambitieux, qui propose une réflexion à la fois philosophique et ethnologique, tout en mettant en scène des personnages forts. Du grand art, vraiment.

Albin Michel, 2003, 544 p.

### Entre-mondes

Marie-Andrée Lamontagne

APRÈS UN RECUEIL DE POÉSIE (*Prière*, 1996) et un roman (*Vert*, 1998), la Québécoise Marie-Andrée Lamontagne explore ce genre, plus difficile qu'il n'y paraît, qu'est la nouvelle. Sept textes, tous plutôt impeccables, composent *Entre-mondes*, au titre très révélateur de ce qu'on trouvera dans ce recueil. Plusieurs mondes – et lieux – sont en effet évoqués: une noce dans une auberge de campagne; les vacances d'un vieux couple dans un terrain de camping; l'emprisonnement d'une femme ordinaire, considérée on ne sait pourquoi comme «dis-sidente», dans un camp de concentration; la cohabitation provisoire de deux couples à la dérive, pour cause de funérailles familiales, dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre... Les nouvelles s'attardent toutes, en outre, à un moment où l'exis-

tence des protagonistes bascule, ceux-ci passant alors dans un «entre-mondes», voire un autre monde qui pourrait être celui de la conscience de soi. Pour saisir la portée de ce moment, il faut prêter attention aux détails que dissémine la nouvelliste au moyen d'une écriture elliptique, presque austère, d'une écriture qui souvent nous plonge, lorsque survient la fin du récit, dans un douloureux étonnement. À sa manière discrète, en partant de situations a priori banales, *Entre-mondes* révèle d'impitoyables vérités. Et là réside la grande force du recueil.

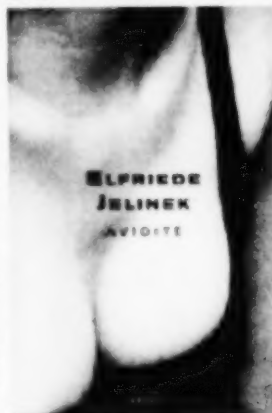
Leméac, 2003, 128 p.

DEPUIS LA *PIANISTE* (traduit en français en 1988) et *Lust* (1991), ses deux livres majeurs, l'Autrichienne Elfriede Jelinek est qualifiée de «sulfureuse». Volontiers provocatrice, l'auteure ne craint pas, il est vrai, les outrances tant stylistiques que thématiques. *Avidité*, publié originellement en 2000, l'atteste une fois de plus.

Le roman s'articule sur deux faits divers: au début, une adolescente est assassinée, puis découverte ligotée dans le fleuve d'un canton reculé; à la fin, une femme d'âge mûr se suicide dans la banlieue viennoise. Toutes deux ont été victimes du même homme: un respectable père de famille en apparence, gendarme par surcroît, mais en réalité un dangereux prédateur sexuel recherchant les femmes célibataires pour abuser d'elles et les spolier. Ainsi se dessine l'anecdote principale du roman, à laquelle se grefferont bien d'autres événements et qui donne à *Avidité* une allure de polar. Mais ce livre cru, qui par exemple décrit minutieusement les ébats sadomasochistes du gendarme et de ses deux victimes – en empruntant alors des accents quasi pornographiques –, ne se résume pas au simple polar, loin s'en faut.

Au bout du compte, Elfriede Jelinek convie à un réquisitoire féroce et cynique contre son pays, qu'elle nous présente comme intolérant, conformiste et prétentieux. Cette virulente critique sociale est servie par une écriture audacieuse, extrêmement dense, qui multiplie les digressions. De fait, la très dérangeante Elfriede Jelinek se permet tout. Mais qu'on ne s'y trompe pas: *Avidité*, destabilisant au possible, est aussi un roman puissant.

Seuil, 2003, 368 p.




# DU THÉÂTRE POUR LE 8 MARS

*Tant qu'il y aura le 8 mars*  
*il y aura encore à dire, il y aura encore à faire*

Le Theatre Parminou, pour le dire et le faire avec humour et sensibilité

Reservez dès maintenant !  
 (819) 758-0577  
 Louise Duquette, poste 28



## PARMINOU

www.parminou.com

# UNE JUSTICE ACCESSIBLE

SELON PIERRE SANCHE, avocat et directeur de la Maison de justice, à Québec, la moitié de la population québécoise est affligée du handicap de la classe moyenne lorsqu'elle doit faire affaire avec les tribunaux : trop riche pour avoir droit à l'aide juridique, trop pauvre pour assumer les frais d'avocat et de procédures. Son organisme ne règle pas l'impasse, mais offre des consultations individuelles gratuites à toute personne, quel que soit

son revenu, qui désire rencontrer un avocat ou un notaire pour obtenir de l'information juridique. L'initiative résulte d'une expérience pilote du ministère de la Justice du Québec.

Le personnel de la Maison peut expliquer les conséquences légales du divorce, les barèmes de pension alimentaire, les mandats d'inaptitude, etc. Attention! Le service ne remplace pas l'intervention du juriste qui prend en charge un dossier et défend son client. M<sup>e</sup> Sanche y voit plutôt une porte d'entrée : « Nous nous limitons à donner des renseignements d'ordre général. Par la suite, la personne connaît mieux les rouages de la justice et peut, par exemple, décider si elle poursuit ses démarches seule ou avec un avocat. » Au besoin, elle peut également être référée à un organisme communautaire ou encore au Barreau du Québec, dont certains avocats acceptent de donner une consultation express d'une demi-heure pour 25 \$.

Rendez-vous gratuits, conseils à prix modique : selon l'expression même du directeur de la Maison de justice, le tout permet de « s'approcher de la justice sans trop se compromettre financièrement »...

## VIH : l'angoisse des mères

« LES MÈRES ATTEINTES DU VIH sont hantées par la peur de laisser derrière elles des enfants seuls au monde. Elles en développent d'ailleurs l'obsession de rester en santé à tout prix! Mais le stress constant qu'elles ressentent face à l'avenir est précisément un facteur important de progression de la maladie. »



Glenda Schoel, psychologue au CLSC Métro, à Montréal, intervient auprès de mères séropositives. Elle constate que ces femmes vivent non seulement les assauts du virus, mais aussi l'angoisse quotidienne de la mort, conjuguée à la crainte de la rumeur parce que le sida reste un tabou. De plus, une majorité d'entre elles sont isolées parce que monoparentales et démunies financièrement. Et, pour ajouter au désarroi, certaines subissent le rejet de leur communauté culturelle.

Pour les aider à prendre soin d'elles-mêmes et leur permettre d'échanger avec des mères dans la même situation, le Centre d'intervention sida du CLSC Métro forme des groupes de soutien psychologique. Les participantes y abordent des questions omniprésentes dans leur existence. Doit-on dissimuler la vérité aux enfants? Comment vivre avec le poids du secret? Comment organiser le quotidien? Quelles sont les ressources d'aide?

Dans la même optique, le Centre de ressources et d'intervention en santé et sexualité (CRISS), également à Montréal, réunit cinq à dix mères séropositives chaque dimanche, autour du repas du midi. Les discussions portent notamment sur la sexualité, les peurs liées à la maladie, la vie familiale. Un service de transport et de garderie est prévu. L'animatrice responsable est elle-même atteinte du virus (et demande ici l'anonymat, preuve que les victimes du VIH hésitent à se montrer au grand jour). Elle partage

avec ses invitées le souvenir du choc rattaché au diagnostic.

« Quand tu apprends ça, tu n'as qu'une envie : parler à une femme à qui il est arrivé

la même chose. Au hasard des contacts au Centre, j'espère toujours qu'un réseau se créera et que chacune des mères se fera au moins une amie... »

**La Maison de justice :** 399, rue Saint-Joseph Est, Québec. Tél. : (418) 643-8930. Courriel : [maisonjustice.qc@justice.gouv.qc.ca](mailto:maisonjustice.qc@justice.gouv.qc.ca). Ouvert du lundi au vendredi, de 9 h 30 à 18 h; le mercredi soir, de 18 h à 21 h; le samedi matin, de 9 h à 12 h.

Faites-moi part de vos suggestions ou commentaires.

[francine.legare@qc.aria.com](mailto:francine.legare@qc.aria.com)

**CLSC Métro :** 1801, boul. de Maisonneuve Ouest, Montréal. Tél. : (514) 934-0354 poste 425.

**CRISS :** 6410, 2<sup>e</sup> Avenue, Rosemont. Tél. : (514) 855-8991.

Le CRISS offre aux femmes atteintes du VIH un service d'écoute téléphonique, au numéro (514) 855-0090 ou 1-866-240-0090, et un journal en ligne, à l'adresse [www.crissinc.org](http://www.crissinc.org).



# LES ADRESSES ÉQUITABLES

EN HOLLANDE, LE CAFÉ ÉQUITABLE est offert dans 90 % des supermarchés et il est servi à la pause santé des parlementaires du pays... Le Québec n'en est pas encore là, mais compte quand même près de 1 000 points de vente de ce produit. Pour tout savoir sur le marché du café et des autres produits équitables, ici et à l'étranger, il suffit de consulter le site Internet d'Équiterre (organisme pour la consommation écologique et socialement responsable), qui livre une documentation particulièrement fouillée sur le sujet. Le café est la

denrée qui se vend le plus, mais il y a aussi le thé, le sucre et le cacao : des plantations jusqu'à nos comptoirs, où passe la filière conventionnelle et quelle est l'autre route possible ? Par ailleurs, l'achat équitable au Québec a enfin son bottin, qui recense les commerces participants par ville. Facile à consulter, ce répertoire permet à chacun et chacune de riposter aux grandes multinationales et de pratiquer la « juste consommation ».

[www.equiterre.qc.ca](http://www.equiterre.qc.ca)

## LA LUTTE est dans l'assiette

« AVEZ-VOUS DÉJÀ PENSÉ à changer le monde en modifiant votre alimentation ? » Dans son récent livre *L'envers de l'assiette*, l'écopsociologue Laure Waridel lance l'idée et scrute ce que nous mangeons dans une perspective planétaire et solidaire.

Résumons. Nos comptoirs d'épicerie regorgent de denrées suremballées : c'est le règne du styromousse, de la pellicule plastique et des portions individuelles. De plus, les aliments sont additionnés d'agents douteux (comme les colorants artificiels) ou carrément toxiques (dont des pesticides tel

sur le marché. L'exploitation de la main-d'œuvre agricole est criante dans les pays du tiers-monde, dont les populations souffrent souvent de malnutrition.

Les constats, chiffres et études à l'appui, sont percutants. Le livre mentionne par exemple que, chaque semaine, les Québécois rapportent de l'épicerie à la maison plus de 36 millions de sacs de plastique. Par ailleurs, du champ à la table, le trajet moyen

tout une invitation à se mobiliser pour faire notre petite part selon la stratégie du 3 N + J : des aliments nus (le moins emballés possible), naturels, produits non loin de chez nous ou selon des principes de commerce équitable, pour une répartition plus juste des ressources et des revenus. Les actions sont à notre portée : achat en vrac,



réutilisation des contenants, préférence pour les légumes de saison, lecture des étiquettes et vigilance à l'égard de certains produits ajoutés. Parallèlement, rien n'empêche de sensibiliser son épicer local à la cause du café équitable et aux attraits des produits bio. L'auteure suggère aussi aux gens de faire connaître leur avis aux grandes compagnies par le biais des lignes 1-800. « En relations publiques, dit-elle, on considère que la communication d'un individu représente l'opinion d'au moins 1 000 personnes qui ne prendront jamais la peine d'exprimer leur point de vue. »

le DDT). Ils sont trimballés sur des distances de plus en plus longues, ajoutant ainsi à la pollution liée au transport. De leur côté, les petits producteurs ne touchent pas leur juste part de profits, victimes de la multiplication des intermédiaires et de la mainmise des multinationales

parcours par un aliment est aujourd'hui de 2 500 km. Plus loin de nous géographiquement, l'esérance de vie d'un coupeur de canne à sucre, dans une plantation typique d'Amérique centrale, se situe autour de 30 ans...

Heureusement, la lutte se joue dans notre assiette. Nous pouvons donc y mettre notre grain de sel. Le livre est avant

*L'envers de l'assiette - et quelques idées pour la remettre à l'endroit, Laure Waridel, Écosociété, Montréal, 2003, 175 p., 19\$.*

## DANSE LASSO



MANIFESTEMENT, la chorégraphe Catherine Tardif aime les défis musicaux. Après avoir

fait résonner des sons inspirés du répertoire *heavy metal* dans son précédent spectacle, *Trio Métal*, voilà qu'elle s'attaque au *western* – rien de moins – dans sa toute dernière création. Ne vous attendez pas pour autant à des « danses en ligne » ! Pour elle, cette musique au style bien connu ne constitue qu'un « terrain de référence commun » aux interprètes et aux spectateurs. « C'est la jolie croûte sucrée d'une crème brûlée qu'on doit

casser délicatement pour découvrir l'onctueux du dessert. »

La chorégraphe mise beaucoup sur la mémoire des sens. Elle travaille essentiellement par séances d'improvisation, laissant ses cinq interprètes créer à partir de consignes très précises. Les mouvements de chacun des danseurs et des danseuses surgissent au gré de leur état d'esprit au moment de la création. En assistant à *Un show western* (une production de Danse-Cité), les spectateurs peuvent s'attendre à tout, car la chorégraphe les invite à s'abandonner aux images que livrent les interprètes durant le spectacle. Il sera peut-être question de la promesse d'une vie nouvelle, de la conquête d'un territoire, de la quête d'identité, comme dans tout bon *western* qui se respecte... Ou encore, de choses totalement différentes. On peut difficilement appréhender le goût de la crème brûlée avant d'en avoir percé la croûte.

Au Studio de l'Agora de la danse, à Montréal, du 14 au 17 et du 21 au 24 janvier. Tél.: (514) 525-1500.

## Perdues dans les limbes

QUE SE PASSE-T-IL lorsqu'on réunit une comédienne francophone qui aime bouger (Nathalie Claude) et une danseuse anglophone éprise des jeux de voix (Lin Snelling), autour d'un texte bilingue de Nancy Huston rendant hommage à Samuel Beckett? Un spectacle hors normes, mêlant danse, musique et théâtre de l'absurde, un univers encore très peu abordé par les femmes.

Dans *Limbes/Limbo*, deux personnages, placés au sein d'un théâtre sans décor qui semble les manipuler, essaient de se sortir du vide, de ce lieu où ils tournent en rond. De temps en temps, des perches sont tendues, des grilles tombent, des éclairages s'allument, et une bande-son récite des mots. Pour tenter de donner un sens à leur histoire, les deux protagonistes se lancent dans le théâtre-vaudeville, la danse et la comédie. Cet univers, marqué par l'usage d'une langue bégayante dont les répétitions masquent les menues variations, rappelle, bien sûr, celui du dra-

maturge Samuel Beckett, toujours prompt à remettre en question le sens de l'existence humaine. Cependant, l'intervention de Nancy Huston et le jeu des deux interprètes féminines allègent le propos, insufflant l'espoir en la vie là où le désespoir régnait en maître.

En plongeant dans les limbes avec l'actrice et la danseuse, les spectateurs vivront un voyage dans un drôle de monde. Créé spécialement pour l'Usine C, ce spectacle hybride pourrait prendre vie dans un autre lieu culturel si le public l'adoptait. À suivre...

À l'Usine C, à Montréal, du 15 au 24 janvier. Tél.: (514) 521-4493.



Illustration: Clyde Henry

# FACE À SES FANTÔMES

ALLONS! RISQUONS un petit stéréotype. Cela prenait bien une femme pour dévoiler un aspect méconnu de la personnalité de l'écrivain Jacques Ferron, souvent rangé parmi les icônes nationalistes. C'est ce que fait la dramaturge Michèle Magny dans sa pièce de théâtre *Un carré de ciel*. Inspirée par les romans inachevés de l'auteur, dont *Le Pas de Gamelin*, elle donne la parole à un poète-médecin tourmenté, attiré par la folie. Stimulée par cet univers poétique, Martine Beaulne a porté le texte à la scène en mettant l'accent sur le désarroi, le trouble psychique de Jacques Ferron, à un moment où celui-ci est confronté à d'anciennes patientes, appelées les Recluses.



Illustration: Lino

La pièce se déroule en 1976, après la tentative de suicide de l'écrivain, qui passe la nuit sur un banc de l'hôpital psychiatrique de Saint-Jean-de-Dieu. Il y rencontre ces trois femmes qui s'apparentent un peu aux sorcières de Shakespeare dans *Macbeth*, car elles cherchent à l'attirer vers un territoire dangereux, celui d'une folie source de création. Tout au long de la nuit, le poète oscille entre plu-

sieurs mondes. Dans sa quête identitaire, il croise même le fantôme de sa propre mère, morte à 32 ans.

« Plusieurs Ferron coexistent dans la pièce, précise Martine Beaulne. Il y a le médecin, l'homme social, un double, Maski, qui personnifie le créateur dans ce qu'il a de sauvage, et le docteur proche des femmes, qui assume son côté féminin, avec toute sa compassion et son empathie. » De la même façon que

les personnages se croisent, les paroles de Michèle Magny et les mots de Jacques Ferron s'entremêlent dans un chassé-croisé poétique tout au long de la pièce. Le spectateur voyage ainsi entre fiction et biographie, folie et réalité, captant à travers toutes ces impressions une brève de la vie d'un des grands écrivains du Québec.

Au Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal, du 13 janvier au 7 février. Tél.: (514) 282-3900.

## Fabriquez votre CLONÉ

PROGRAMMATION très sociale au Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire, en ce début d'hiver, puisque deux artistes préoccupés par le clonage et la guerre y partagent une même salle d'exposition.

Depuis quelques années, Dalia Chauveau s'interroge sur les enjeux éthiques de la reproduction identique d'êtres humains, notamment par le biais d'un site Internet qui imite une véritable agence de clonage ([www.agencedeclonage.com](http://www.agencedeclonage.com)). Sur ce site, déjà visité par plus de 3000 personnes, l'artiste invite le public à se choisir un clone, qu'on peut modifier à sa guise. Chaque propriétaire a la charge de suivre virtuellement son double, les créatures négligées aboutissent dans un cimetière. L'exposition présente justement quelques-uns de ces laissés-pour-compte, en recréant le dépotoir de l'agence de clonage. Les visiteurs pourront donc voir le portrait des êtres abandonnés, un brin monstrueux, un brin difformes, grâce à des hologrammes coulés dans de petites pierres tombales de résine. Une façon pour l'artiste de faire réfléchir aux conséquences de ces manipulations qui promettent d'accomplir nos désirs les plus inavouables.

À quelques pas de là sont accrochées les toiles texturées de Jean-François Provost,

qui se veulent des paysages de guerre. Avec ses empilements de forme géométrique, le style, résolument abstrait, est à mille lieues des reproductions de



Fragment no. 1, Jean-François Provost, 2001.



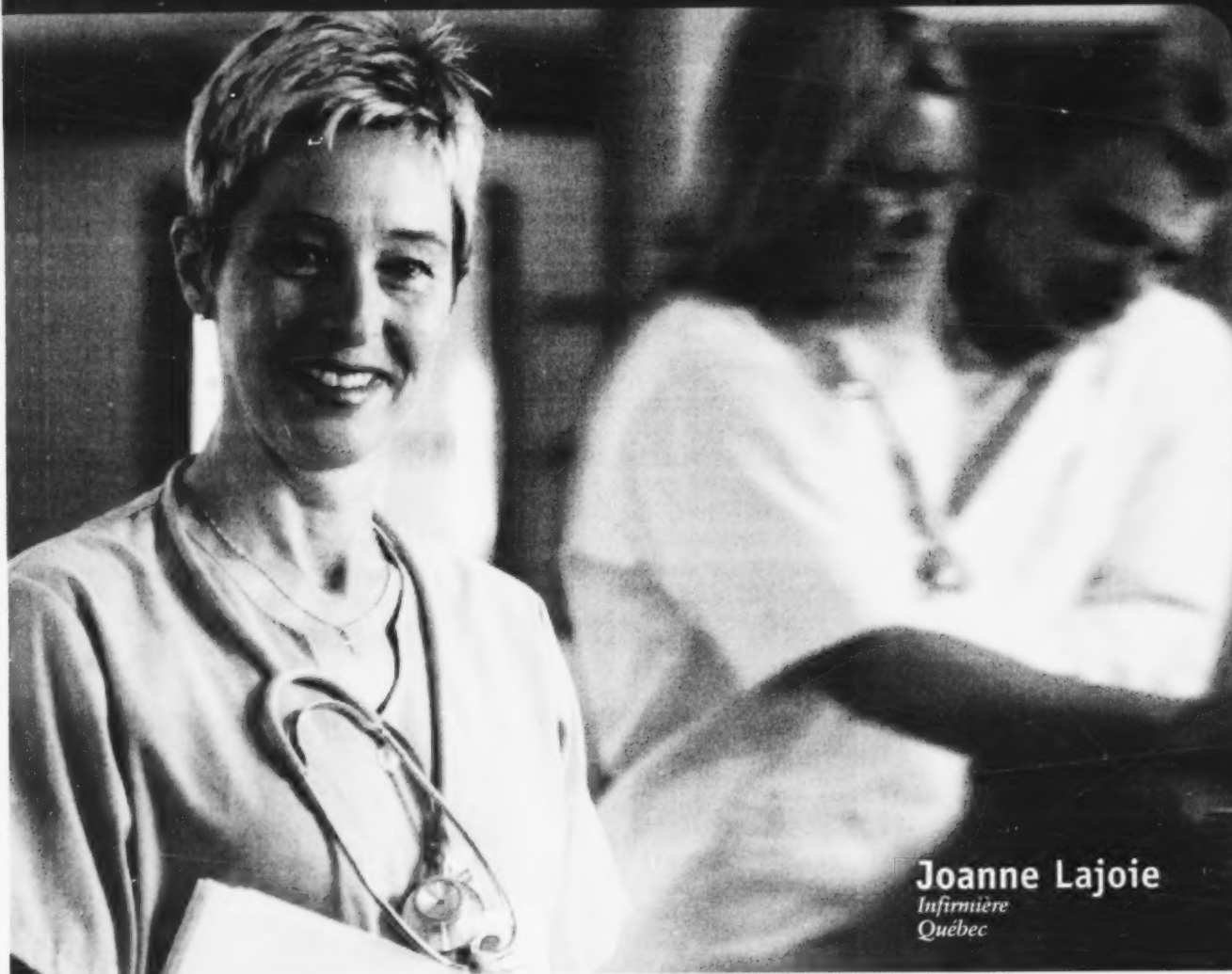
Clone # 99, Dalia Chauveau, 2002.

scènes de bataille. Pourtant, l'artiste voit une analogie entre son travail de peintre et le passage d'une armée sur une terre vierge. En effet, Jean-François Provost travaille énormément sa toile, en ajoutant, enlevant, grattant diverses matières, qu'il s'agisse de la poudre de gypse, du graphite, du goudron ou de la peinture à l'huile. Une action qui, à ses yeux, peut s'apparenter à l'éclatement d'une bataille dévastant brusquement une forêt, une ville, un coin de

campagne jusque-là si ordonné

Au Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire, du 25 janvier au 21 mars. Tél.: (450) 536-3033.

# À vous qui travaillez fort pour l'avenir du Québec



**Joanne Lajoie**  
Infirmière  
Québec

De la Révolution tranquille jusqu'à nos jours, des milliers de femmes et d'hommes comme vous, œuvrant dans l'administration publique, ont eu à cœur de faire avancer la société québécoise et de mettre à profit leur passion, leur dévouement, leur ténacité et leur savoir-faire au service des citoyens. Nous partageons votre fierté et nous vous rendons hommage pour votre contribution capitale à notre présent... et à notre avenir.

**Vous travaillez fort pour l'avenir du Québec.  
Merci de nous permettre de nous occuper du vôtre!**

[lacapitale.com](http://lacapitale.com)



**La Capitale**  
groupe financier inc.

Votre Mutuelle au travail pour vous